



ÉDITORIAL

LE SPORT, COURANT ET CONTRE-COURANTS

Par Arnaud Favart

Pédaler, courir, ramer, shooter, danser, quoi de plus bienfaisant que l'exercice physique ! Etre bien dans son corps et bien dans son esprit. A lire les différents articles de cette revue consacrée au sport, on pourra se demander si chacun parle de la même chose. Qu'y a-t-il de commun entre l'épanouissement heureux de jeunes femmes timides stimulées par la danse et la gymnastique au moment de l'adolescence et les pratiques dopantes dénoncées par le docteur de Mondenard, médecin du sport, spécialiste du cyclisme ? Qu'y a-t-il de commun entre la complicité joyeuse de la famille Ménard sur les parquets de basket et la saga d'athlètes de haut niveau, dopés par les enjeux économiques du marché et la performance du spectacle ?

Rubrique incontournable clôturant chaque bulletin d'information radio ou télé, la chronique sportive donne un change rassurant et léger après la tout aussi incontournable litanie des calamités. Le monde va mal, mais les résultats sportifs vous délestent de la charge émotionnelle qui vient de vous être assénée. L'historien du sport, Claude Boli, démonte les puissants ressorts de cette fabrique de l'opinion déployant toute une rhétorique autour des dieux du

stade. Né dans une société industrielle portant au plus haut degré le culte de la compétitivité, le monde sportif n'a pas échappé à la marchandisation et à sa mise en scène médiatique. « Il donne à voir une compréhension infantile du monde avec les gagnants et les perdants, le juge et les tricheurs », explique Claire Carrier, médecin psychiatre et psychanalyste. Dès lors, on ne sera pas étonné de la floraison de métaphores religieuses. Le sport spectacle s'accorde volontiers aux grandes célébrations populaires, avec ses liturgies et sa dramaturgie propre. Il constitue un formidable miroir de la société. Au cœur des jeux de la mondialisation et des enjeux politiques et économiques de la compétition, il n'est pas surprenant qu'émergent des signes de transcendance tant la volonté de se surpasser et de dominer est grande.

Après un tel procès à charge, peut-on sauver le sport ?

Tour à tour, les témoignages qui suivent rapportent combien la pratique sportive est force de vie et de santé, détournant les pulsions belliqueuses et canalisant l'agressivité. Elle joue un rôle fédérateur et contribue à l'intégration sociale. Elle est un lieu de transmission de valeurs éducatives et de ressourcement de l'esprit. Elle développe la confiance en soi et dans les autres.

Il y a bien quelque chose de salutaire dans l'exigence éthique et le combat inhérent à toute discipline sportive. L'athlète est un disciple qui trouve son chemin et sa joie en écoutant les leçons du maître (le coach !) et en les pratiquant. Il porte en lui le désir de se transcender dans l'effort. Le vainqueur magnifie la mémoire des grandes luttes pour l'existence. On en retrouve dans la bible. N'y a-t-il pas eu match entre David et Goliath ? Jacob et l'ange

n'ont-ils pas combattu une sorte de judo avant l'heure ? Les quarante ans ou quarante jours au désert ne relèvent-ils pas du trekking ? Saint Paul n'a-t-il pas relu sa mission itinérante comme une course de stade ?

« Ta foi t'a sauvé ! » Cette foi, que Jésus remarque chez ceux qui sont venus le solliciter, est d'abord l'expression d'une confiance vitale. Il est si humain de croire que demain sera meilleur, heureux, libérateur, avant même toute adhésion à un credo ou un système faisant autorité. Pour Jésus et par Jésus, la foi est salutaire. Elle est délivrance, ce qui est bien davantage qu'une croyance, ou adhésion à un ordre des choses.

La maîtrise du corps et la performance ne peuvent suffire à faire du sport une quête salutaire et une conquête spirituelle authentique, si elles n'ouvrent pas à des relations et des regards pacifiés.

Pour le Comité de rédaction

PROCHAINS THÈMES :

N° 286 AU COMMENCEMENT, LA MISÉRICORDE

N° 287 UNIVERSITÉ D'ÉTÉ DE LA MISSION DE FRANCE



LE SPORT, RÉVÉLATEUR DE FORCE DE VIE

Par Martine Fessin

Martine Fessin est en équipe Mission de France à Marseille. Mariée, mère et grand-mère, elle est engagée au CCFD et dans l'association Zébedée pour l'épanouissement des personnes en précarité. Elle est membre du club de rame traditionnelle « Les rameurs de Marseille ».

Le sport a toujours tenu une place importante dans ma vie sans pour autant avoir la même cause ni les mêmes conséquences selon les époques.

D'aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais pu tenir en place, toujours en train de courir, de sauter. Une espèce d'urgence à me dépenser. Une façon pour moi d'exprimer ma révolte au sein d'une situation familiale pas très sereine.

■ LA REVANCHE SUR LA MALADIE

À 14 ans, un problème de santé encore méconnu et qui effraie la plupart des gens s'invite dans ma vie, l'épilepsie. Le désert se crée autour de moi, les regards deviennent fuyants, remplis de pitié ou de

peur, les adultes chuchotent sur mon passage avec cet air condescendant que je hais. Je me recroqueville, refuse de sortir. Peur du regard des autres, peur de mon propre corps que je ne peux maîtriser, je suis en colère contre lui.

Abrutie par les médicaments, je suis incapable d'attention ou d'apprendre une leçon, en classe la plupart du temps, je dors. Mes résultats scolaires sont catastrophiques, j'enchaîne les redoublements, j'ai tellement honte. La seule discipline où mes notes sont plus que convenables, c'est le sport. C'est un moment où j'ai l'impression de reprendre le contrôle. Un domaine où je me sens exister, où je suis respectée, je ne suis plus regardée comme " la folle " mais comme celle qui court aussi vite et aussi longtemps que les garçons. Quelle revanche sur la maladie ! C'est pour vivre des moments comme ceux-là que jour après jour, j'accepte de me lever.

LE SENTIMENT DE LIBERTÉ

Deux années s'écoulent, je me renferme, deviens agressive. Ma prof de sport me propose de venir dans son club de danse. Terrorisée, je refuse. À la

quantité d'énergie que ma mère déploie pour me décider, je la soupçonne d'être de concert avec ma prof pour essayer de me sortir de ma coquille. J'accepte sans conviction, de plus le vrai garçon manqué que je suis ne se sent pas attiré par cette discipline qui demande un brin de féminité et de grâce dont je me sens complètement dépourvue. La danse est une discipline exigeante et ma prof n'est pas une tendre, mais quelle école !

J'adore le brouhaha des vestiaires, cette joie palpable de nous retrouver, cette envie de danser qui nous tenaille et nous fait trépigner sur place. Puis nous entrons en cours, la parole n'a plus lieu d'être, seul le corps s'exprime. Écoute, concentration, exercices répétés sans relâche. Tantôt découragée, tantôt satisfaite, toujours épuisée et heureuse, je travaille dur pour m'améliorer ; j'ai tellement envie d'y arriver.

Le miroir est l'accessoire indispensable pour s'améliorer... Je le considère comme l'ennemi. Petit à petit, j'accepte ce reflet, mon reflet. Cette étape m'a permis de m'accepter avec mes fragilités et aussi de constater ma capacité à progresser, à maîtriser mon corps pour qu'il soit gracieux en

harmonie avec les autres danseurs. Enfin, l'instant magique arrive où le miroir devient inutile. Plus besoin de réfléchir, tout s'enchaîne naturellement, plus rien n'existe à part la musique, le corps et le bonheur de danser. Quelle sensation enivrante ! Je me sens libre !

LE GOÛT DE LA VIE

Mois après mois, année après année, j'intègre des notions sur lesquelles je m'appuie encore aujourd'hui telles la patience, vertu nécessaire pour progresser, la régularité et la discipline dans le travail. Je découvre que je peux dépasser la douleur, repousser les limites de l'épuisement quand mon esprit et ma volonté sont aux commandes. Et surtout, j'apprends à refaire confiance à mon corps, peu à peu la boule d'angoisse d'une éventuelle crise est moins présente jusqu'à disparaître. Je me sens forte et je décide d'arrêter mon traitement ; je ne supporte plus l'état léthargique dans lequel il me met.

Malgré le stress de ma mère, mon médecin, voyant ma détermination, décide de me faire confiance ;

sa seule exigence, une diminution très progressive. Il m'a fallu deux ans, une bonne dose de persévérance et de confiance pour diminuer mon traitement de 80 % ; en dessous, la maladie se manifeste. Je dois faire avec, mais je suis heureuse car je n'ai plus d'effets secondaires, ma vie reprend un cours normal. Je me suis dévêtue de la honte pour retrouver la fierté d'être celle que je suis. Cette force, c'est la danse qui me l'a révélée.

Emportée par la vie, le bonheur d'être maman, les engagements divers, il ne me reste guère de temps pour un sport régulier, mais à la moindre occasion, nous voilà partis, Philippe, nos trois filles et moi, en randonnée ou en escalade. Dans une vie où nous courons toujours après le temps, ces moments sont vécus comme des bouffées d'air indispensables à notre équilibre de couple et à la santé de la famille.

Nous prenons un temps pour nous, pour nous faire plaisir, nous vider la tête, couper avec la routine, évacuer le stress. Pour Philippe comme pour moi, l'activité physique apparaît comme le moyen indispensable et naturel au bon équilibre de la vie. Nous apprécions d'autant plus ces moments qu'ils sont partagés avec des amis.

■ LA FORCE DE LA VIE

Les années passent et je ressens le besoin d'entretenir mon corps plus régulièrement. Il y a environ 15 ans, j'ai commencé à ramer. À la même époque j'entre à la MDF, quelle coïncidence !

Je n'ai jamais pratiqué de sport nautique, tout est découverte et je suis très vite séduite par la rame traditionnelle.

Nous ramons sur les pointus marseillais à six rameurs et un barreur dans un cadre sublime, le long de la côte bleue avec ses petites calanques, la blancheur des rochers, ses petits ports, en face Marseille qui n'en finit pas de s'étirer et bien sûr, Notre Dame de la Garde qui veille sur nous. Les magnifiques tons de bleu de la mer et du ciel nous entourent et se rejoignent à l'horizon derrière l'île du Frioul. À chaque fois, je suis saisie par la beauté qui m'est offerte. Notre barque au milieu de tout cela semble minuscule, nous sommes insignifiants et tellement chanceux. Je remercie Dieu pour ce magnifique cadeau.

La rame est un sport très physique, qui exige de l'endurance et de la force mais c'est avant tout un

sport d'équipe où il faut être parfaitement synchronisés dans l'effort. Cela demande une attention à l'autre permanente où la solidarité prend tout son sens à la moindre faiblesse. Cette discipline me correspond bien. Le petit plus de la compétition m'offre l'opportunité du dépassement de soi par l'adrénaline qu'elle génère. Mais ce que je préfère, c'est retrouver les copains et les copines chaque semaine pour notre virée en mer. L'ambiance est chaleureuse. Durant toutes ces années, des liens d'amitié se sont tissés. Nous levons nos verres pour célébrer les beaux moments de la vie de chacun. Les coups durs traversés par les uns ou par les autres nous touchent.

C'est l'hiver, nous nous retrouvons comme d'habitude à 18h à Corbières. Il fait nuit.

Nous armons le bateau et embarquons, après les vérifications et les réglages d'usage, cale-pieds, rames, sangles, gants, nous glissons sur l'eau. Doucement, nous commençons l'échauffement. Ça fait du bien parce qu'il fait vraiment froid. Peu à peu les corps se réchauffent, certains commencent à se dévêtir. Pendant les temps de récupération, nous échangeons des nouvelles des uns et des autres, la

nouvelle tombe : un copain ne viendra plus ramer durant quelque temps parce qu'il est en chimio... Interrogation, tristesse, colère, fatalité, incompréhension se lisent sur les visages éclairés par la lune. Le silence s'installe, lourd, pesant, étouffant. Les mots semblent inutiles. Dans ce silence de plomb, nous reprenons nos rames, la barque avance sur l'eau noire, le rythme s'accélère, nos six rames ne font qu'un seul bruit comme si nous

n'étions qu'un seul corps. Besoin de se sentir unis, soudés. Les respirations sont rapides, des effluves de transpiration taquinent le nez, le rythme reste soutenu pendant un long moment, puis progressivement la cadence ralentit, nos corps sont épuisés, douloureux, mais tellement vivants ! Demain, nous prendrons des nouvelles du copain et lui transmettrons cette force de vie qui s'est manifestée en nous.





L'HISTOIRE DE JEAN

QUAND LE SPORT DEVIENT FÉDÉRATEUR ET FACTEUR D'INTÉGRATION SOCIALE.

par Dominique Devisse

Dominique Devisse est membre de la communauté Mission de France, dans l'équipe de la Somme. Dominique est aussi laïque en mission ecclésiale sur le diocèse d'Amiens.

Elle consacre aussi une part de son temps à l'accompagnement des personnes. Elle est coach en développement personnel.

« L'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat ; l'essentiel ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu » Baron Pierre de Coubertin (Discours aux athlètes des quatrièmes Jeux Olympiques le 24 Juillet 1908 à Londres).

Il s'appelle Jean, il a 24 ans et il habite en Savoie.

Un jour, sa marraine lui a fait cadeau d'une table de ping-pong et Jean s'est pris de passion pour le tennis de table. Pendant des heures, il s'est entraîné, faisant rebondir les balles encore et encore, et défiant ceux qui passaient à la maison pour des matchs amicaux.

Il s'est inscrit au club de Chambéry, il participe aux championnats régionaux avec son club depuis 2012.

Quand il gagne, Jean se réjouit ; quand il perd, il se réjouit aussi et il aime à répéter ce que sa mère ne

cesse de lui dire : « Si tu perds, ce n'est pas grave ! L'important, c'est que tu sois heureux de jouer ! » C'est maintenant qu'il faut que je vous dise une autre particularité de Jean. Il est porteur d'une trisomie 21.



En 2014, il a été approché par la Fédération du sport adapté pour intégrer l'équipe de France de tennis de table composée de jeunes joueurs trisomiques. Une équipe avec des entraîneurs, kiné, psychologue et 4 fois dans l'année, un stage en résidentiel à Poitiers.

En octobre 2015, il est parti en Afrique du Sud pour participer aux championnats du monde de sport adapté. Quelle fierté pour les 8 joueurs sélectionnés (4 filles et 4 garçons) d'arborer des joggings à leur nom.

Pour pouvoir accompagner leurs enfants en Afrique du Sud, les parents ont créé un club de supporters. Les associations de la commune de résidence de Jean se sont regroupées pour organiser une journée de solidarité. Il a pris la parole dans plusieurs rencontres pour expliquer son projet et pour dire combien il était touché que des personnes se mobilisent pour que ses parents puissent l'accompagner. Les enfants de l'école primaire du village ont rencontré Jean et vécu un projet pédagogique sur le thème de l'accueil des différences (valides/handicapés, blancs/noirs...).

Cet été, Jean a appris la Marseillaise et ce ne fut pas une mince affaire de transformer le « contre nous de la Titanic » en « contre nous de la tyrannie » !!!!

Et de fait, sur la première marche du podium, il a chanté la Marseillaise, la main sur le coeur.

Quand je l'ai eu au téléphone, à son retour, il en était encore tout ému.

Et moi, en l'entendant, je me disais que ça serait bien que les joueurs de foot, par exemple, en équipe de France, en prennent de la graine et puissent entendre ce que vivent ces jeunes. Pour Jean, représenter la France, c'est du sérieux et vraiment, c'est un honneur.

En avril, Jean saura s'il est sélectionné pour représenter la France aux Olympiades pour les jeunes porteurs de trisomie 21 en Italie, à Florence.

Et si c'est important pour vous de savoir comment est-ce que je connais Jean... j'ai la chance d'être sa marraine !

Et maintenant c'est à Jean de prendre la parole :

- Jean, pourquoi tu aimes bien le tennis de table ?

J'adore, C'est ma passion, j'aime bien renvoyer les balles, les services et les coups droits.

- Qu'est-ce que tu préfères : jouer tout seul ou jouer en double ou en équipe ?

Je préfère jouer en équipe, avec toute l'équipe de Chambéry et avec Yohan mon capitaine.

- De quoi tu te rappelles des championnats du monde en Afrique du Sud ?

J'avais gagné des médailles, ma famille est venue me voir jouer, je suis content pour Yves et Véronique les entraîneurs.

- Pourquoi ça a été important pour toi de chanter la marseillaise sur le podium quand tu as gagné des médailles ?

Je protège mon pays, la France. J'aime bien tout dans la chanson de la marseillaise.

- Qu'est-ce que tu as envie d'ajouter ?

Je suis très content d'avoir fini premier au championnat régional (compétition avec des personnes valides) et maintenant je vais partir en championnat de France à Agen. J'ai confiance en moi !





Philippe et Elisabeth Ménard habitent en Loire Atlantique. Elisabeth est membre de l'équipe mission de France Nantes-Saint-Nazaire. Philippe et ses quatre enfants occupent leurs temps de loisir à divers engagements dans un club de basket.

LE SPORT, UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Par la famille Ménard

■ UNE HISTOIRE DE FAMILLE... TEINTÉE PAR LA PRATIQUE SPORTIVE

Cinq basketteurs sur six en activité ou presque, dans la famille, ce n'est pas banal. Nous avons tous joué un moment ou à un autre, coaché ou même présidé un club. Alors, comment en est-on arrivé là ? Qu'est-ce qui nous a motivés à fouler aussi souvent les parquets, à prendre ces engagements ? Voici livrés très modestement nos parcours, les valeurs auxquelles nous croyons et nos convictions.

- *Philippe, 50 ans, conseiller principal d'éducation dans un collège*

Je suis certainement en partie responsable de cette situation. Et ce n'est pas pour me déplaire. Moi

aussi je suis tombé très jeune dans cette marmite. Mon père jouait déjà au basket, c'est donc une vieille histoire de famille. Je l'ai suivi naturellement dans les salles avec son équipe. Et c'est comme ça que tout a commencé : matchs, entraînements, arbitrage, responsabilités associatives. Mon investissement a varié au cours des années en fonction de mes autres engagements associatifs et de mon travail.

J'ai ainsi voulu naturellement inviter mes enfants sur ce parcours et leur faire partager ce que j'avais découvert à travers le sport. Petit à petit, par identification au départ, par passion après, ils se sont inscrits dans cette activité, les plus grands entraînant les plus petits. Et je suis très fier et heureux de leurs engagements. Babeth, leur maman, qui ne pratique pas du tout d'activité sportive, les a accompagnés de nombreuses heures et reste une fervente supportrice !

• *Fabien, 23 ans, éducateur spécialisé*

Je n'ai pas de souvenirs précis de mon premier pas sur un terrain de basket. J'ai pu suivre papa et un de mes oncles dans leurs matchs respectifs. J'ai

commencé la pratique sportive en tant que licencié à mon entrée en CP. L'année suivante, j'ai pris ma première licence de basket dans la commune où nous habitons.

• *Thomas, 21 ans, élève ingénieur*

Je suis le deuxième larron d'une fratrie de quatre enfants. Le sport, je l'ai découvert assez jeune avec le judo puis j'ai assez rapidement évolué vers un sport plus collectif et familial à mes yeux : le basket. Il y a eu, bien sûr, des hauts et des bas mais pas une seconde je n'ai pensé à arrêter. Je n'ai plus quitté l'équipe jusqu'à mes dix-huit ans, temps où il a fallu partir vers d'autres horizons.

• *Baptiste, 18 ans, en terminale*

Troisième garçon de la fratrie Ménard, j'ai commencé par le judo, un sport qui me convenait très bien puis est venu un jour où, à force d'admirer mes aînés, j'ai suivi leur voie. Donc cela fait plus de dix ans que je joue tous les week-ends et m'entraîne deux fois par semaine. J'envisage d'ailleurs de poursuivre mes études en STAPS (Science et Technique Activités Physiques et Sportives).

- *Solène, 15 ans, en seconde*

Depuis toute petite, je passe la plus grande partie de mon week-end dans les salles de sport car mon papa et mes trois frères jouaient au basket, coachaient, entraînaient, arbitraient. J'ai commencé par trois ans de danse mais j'ai vite arrêté pour rejoindre le basket moi aussi. Je joue au basket depuis maintenant neuf ans dans le club de ma commune avec une équipe qui n'a pas changé, qui est donc très soudée.

*

Parallèlement à ces années de pratiques, Fabien, Thomas, Baptiste et Solène se sont investis dans l'encadrement de plus jeunes : coaching, entraînement... Et ils ont aussi trouvé du temps pour faire de la musique et s'investir dans d'autres collectifs.

ALORS POURQUOI PASSER AUTANT DE TEMPS DANS UNE SALLE DE SPORT ?

- *Le sport, un outil à fort impact social*

Pratiquer un sport, c'est avant tout faire partie d'un groupe, se retrouver entre amis. C'est un vecteur d'intégration lorsqu'on arrive en terre

inconnue. De nouvelles rencontres, des amitiés qui naissent, une passion commune, des valeurs qui nous rassemblent, tout cela concourt à créer du lien social et un sentiment d'appartenance en faisant se rencontrer des gens issus de milieux et d'origines très différents. Le sport nous aide à aller vers l'autre, à nous identifier à un groupe, ce qui manque aujourd'hui cruellement à bien des jeunes. La pratique sportive renforce ainsi l'identité des citoyens et la cohésion. Elle participe à la mixité sociale.

Thomas : « Et voilà donc plus de dix ans que mon engagement sportif m'apporte et m'en apprend beaucoup sur l'autre. Le plaisir de se voir est toujours plus fort que la déception de perdre. Le sport, plus que la recherche de l'accomplissement personnel, est avant tout synonyme de rencontre, de partage et d'échange. L'équipe peut réussir à la seule condition que chacun de ses membres se sente investi et ait la confiance de ses coéquipiers. Certaines personnes que j'ai côtoyées se sont vu pousser littéralement des ailes et ont eu une progression impressionnante dès lors qu'elles se sont senties intégrées et en confiance. Et c'est précisément là que le sport permet d'accroître le

bien-être, la confiance en soi et la sociabilité. »

Fabien : « Ce sont les valeurs que l'on peut transmettre en s'appuyant sur le sport comme support, que je défendrai : la confrontation aux autres, la vie en collectivité. C'est un outil formidable. Deuxièmement, le sport, ce sont aussi des relations humaines : des copains que l'on retrouve d'un week-end sur l'autre, des familles avec lesquelles on supporte dans les gradins, des voisins avec lesquels on prend un verre en parlant du quotidien. Et ça, c'est unique ».

Baptiste : « Je pense que le sport en général est un atout pour notre société, il permet de rassembler différentes personnes autour d'un même objectif. Le sport est un transmetteur de joie et de suspense. Il permet aux gens d'oublier leurs tracas quotidiens et de se détendre. »

Le sport favorise également l'implication sociale et la prise d'autonomie. Grâce à l'engagement bénévole, les jeunes peuvent prendre des responsabilités, s'investir dans la vie du club et acquérir de l'autonomie. Le sport est un véritable apprentissage de la vie sociale.

Baptiste : « Cela fait maintenant trois ans que j'accompagne la même équipe de plus jeunes. Ça apporte une nouvelle vision du basket et de nouvelles responsabilités. Et c'est là que je dois transmettre les valeurs du sport aux plus jeunes, transmettre ce que d'autres m'ont transmis auparavant. Le but d'un entraîneur est de faire progresser l'équipe et chacun mais en même temps, réussir à gagner le match. On dit toujours après une défaite que c'est la faute des joueurs mais le coach a une grande responsabilité. »

• *Le sport, un vecteur efficace d'éducation et d'éveil à la citoyenneté*

Bien encadrée, la pratique sportive favorise l'acquisition de comportements respectueux et la lutte contre toutes les formes de discrimination. Qu'il s'agisse du respect de l'adversaire à considérer comme un partenaire de jeu ou de ses coéquipiers, de la connaissance de soi ou du respect de l'arbitrage, la pratique sportive participe indéniablement (comme l'école et la famille) à développer les valeurs de respect, de loyauté, de tolérance et de dépassement de soi.

L'encadrement est une des clés de cette réussite. À nos yeux, un encadrant, qu'il soit bénévole ou professionnel, doit faire preuve de bienveillance, d'écoute, de patience et s'adapter aux jeunes qu'il accompagne. Il doit tout mettre en œuvre pour les faire progresser. L'éducateur est un maillon intermédiaire indispensable pour dépasser la simple compétition et l'affrontement. C'est pourquoi, lorsque j'en avais la possibilité, j'ai encouragé les encadrants du club à suivre des formations diplômantes.

Ainsi, l'objectif compétitif du sport n'est pas dénaturé ou déformé. Et demeure, avant tout, la dimension éducative, quel que soit le niveau de la compétition.

À cette vision humaniste s'oppose une vision plus critique qui voit le sport comme un miroir de la société, véhiculant certaines valeurs de notre époque dont on se passerait bien : la compétition, l'individualisme, le non-respect de l'autre. En effet, toutes les médailles ont leur revers : dopage, chauvinisme, violence mettent à mal les valeurs transmises par la pratique sportive. Le sport peut donc être aussi un facteur d'exclusion privilégiant la performance et les qualités individuelles, même au

niveau amateur, dans des petits clubs de basket !

- Qu'est-ce que cela nous apporte personnellement ?

Nous avons passé et nous passons toujours de très bons moments en famille dans les salles de sport. C'est l'occasion donnée d'échanger sur les valeurs du sport, le respect de l'arbitrage et des joueurs, sur le sens des responsabilités et de l'engagement. De faire et refaire encore et encore les matchs du week-end.

Le sport, et pas seulement le basket, est une passion. Nous y trouvons une forme de lâcher-prise, de relâchement engendré par l'effort et la dépense physique, de l'émotion à travers les résultats et les performances mais aussi dans les histoires du collectif qu'est l'équipe. C'est aussi un liant entre nous tous : on se supporte les uns les autres, on se coache, on s'arbitre.

Il nous procure une certaine évasion par rapport au quotidien de la semaine mais aussi un dépassement de soi : donner le meilleur de soi-même pour la réussite d'un collectif et d'une équipe.



SPORT ET MÉDIAS : UNE RELATION COMPLEXE

Par Claude Boli

Claude Boli est historien et sociologue du sport. Ses recherches portent principalement sur l'Angleterre contemporaine, les cultures sportives, l'immigration des populations africaines en Europe et l'histoire urbaine. Actuellement, il est directeur scientifique du Musée National du Sport. Dernière publication (en co-direction avec Marianne Lassus et Patrick Clastres): *Sport à l'épreuve du racisme*, Nouveau monde, Paris, 2015.

« Autant l'avouer d'emblée : moi aussi j'ai longtemps courbé la tête. Vous m'avez bien culpabilisé, Pierre Bourdieu, comme vous avez magistralement réussi à culpabiliser tous mes confrères. Des esclaves inconscients soumis à l'urgence, aux bas appétits du public et à l'argent : tel est, brossé par vous, le triste portrait des journalistes d'aujourd'hui ». Ainsi s'exprimait Daniel Schneidermann, chroniqueur au *Monde* et présentateur de l'émission « Arrêt sur images » sur la chaîne 5, « mis KO » par l'intellectuel Pierre Bourdieu. Ce dernier a usé d'outils sociologiques pour appréhender l'univers des médias, en particulier celui des journalistes.

L'effet est sans concession et le constat sonne comme une source de motivation pour aborder les

différents liens entre les médias et les espaces sociaux. Par sa résonance sociale, le sport constitue un domaine pertinent pour observer l'influence des médias. Le travail historique et sociologique permet de dégager une passionnante relation complexe entre les espaces sportif et médiatique. Afin de nourrir la réflexion avec un regard « intérieur et extérieur », un détour en Angleterre permet de ne point se limiter à une approche uniquement française.

LE SPORT : REJETON DE LA PRESSE

En tant que berceau du sport moderne, l'Angleterre est le lieu où les liens entre sport et presse se nouent et se développent. Dès la moitié du XIX^e siècle, l'actualité sportive est présente dans les colonnes des journaux.

Au déplaisir de la morale victorienne, farouchement opposée aux pratiques sportives en lien avec les jeux d'argent, *Sporting Life* (fondé en 1859) qui débute par une publication bihebdomadaire (mercredi et samedi) puis quotidienne en 1883, devient le journal des passionnés de courses hippiques. L'hebdomadaire *Athletic News*, installé à ses dé-

buts à Manchester, sera entre les années 1880 et 1920, le leader incontesté de la presse footballistique. C'est le *Times* du football comme il est dit à l'époque. En 1875, il est publié une fois par semaine et couvre l'actualité du sport amateur. La popularité du football, en particulier l'importance des paris d'argent, change la direction éditoriale. Les ventes suivent le succès populaire du jeu. Pour avoir un ordre d'idée, en 1883, le *Penny paper* (journal moins cher de format tabloïd) vend 25 000 journaux, dix années plus tard le chiffre triple. En 1919, ce sont 170 000 exemplaires qui sont achetés. Pour accroître l'achat des journaux, plusieurs initiatives sont mises en place : association à des compétitions populaires, création de trophées, présence publicitaire sur les lieux de matchs.

À la fin du XIX^e siècle, la France embrasse la modernité par le truchement du sport. Les patrons de presse jouent un rôle décisif. L'Américain James Gordon Bennett jr, patron du *New York Herald* et de son édition européenne *Paris Herald* contribue pendant une trentaine d'années au financement d'événements sportifs et à la promotion du sport international. Dans les années 1890, il dote de coupes des courses de yachts à vapeur sur la

Riviera. En 1895, il offre la première coupe du championnat de France de football association (avant l'ère du professionnalisme à partir de 1932). En 1904, il offre un trophée qui promeut la Société de Golf de Paris. Dans l'histoire de la relation entre sport et médias, la mémoire de l'Américain reste profondément liée à une grande compétition internationale d'automobile (lancée en 1900) et d'aéronautique (débutée en 1906). Un autre cas parlant de la façon dont la presse a dynamisé le sport spectacle est *l'Auto-Vélo*, l'ancêtre du quotidien actuel *l'Équipe*. *L'Auto-Vélo*, fondé en 1900 puis renommé *l'Auto* en 1903, est créé pour satisfaire un public de plus en plus féru de courses cyclistes, et également pour devenir l'organe de presse numéro 1 en matière de compétitions cyclistes. En 1903, les fondateurs, Henry Desgrange et Victor Goddet, lancent l'idée d'une course par étapes : ainsi naît le Tour de France. À la fois créateur de compétitions (Tour de France, Route du Rhum, Marathon de Paris, L'Open de France Golf...) et principal diffuseur d'information, *l'Équipe* agit comme un acteur essentiel dans les représentations et les perceptions du sport.

LA FABRIQUE DE L'OPINION

Au-delà d'une confrontation sportive, les rencontres qui opposent deux pays concurrents sur divers domaines (économique, culturel, militaire...) constituent un moment déterminant pour découvrir les manières dont les médias fabriquent l'opinion sur l'autre, sur « l'ennemi historique ».

Tout historien contemporain qui s'intéresse aux terrains de rivalité entre la France et l'Angleterre, ne peut faire l'économie des discours de la presse des deux nations lors de rencontres sportives hautement médiatisées. En 1913, au retour d'un titre de champion d'Europe de boxe obtenu à Londres, Georges Carpentier est porté en triomphe à la Gare du Nord. « L'Angleterre essuie sa plus cruelle défaite » titrera la presse londonienne. En 1921, la première victoire des Français sur les Anglais lors d'un match de football s'entoure de célébrations de victoire en l'honneur du centenaire de la mort de l'empereur Napoléon. Victoire, assurément teintée de lourde signification, pouvait-on lire à la une de *l'Auto*.

Quelques années plus tard, un boxeur dévoile fièrement un patriotisme sans borne. En 1960, Alphonse Halimi décroche un titre européen dans la catégorie coq plume contre un Anglais. Devant une presse massée pour entendre les mots de ce « Français d'Algérie », Halimi se rend célèbre en déclarant : « aujourd'hui j'ai vengé Jeanne d'Arc ». De l'autre côté de la Manche, face à l'adversité des Français, les paroles réveillent des épisodes des victoires obtenues sur le champ de guerre (Waterloo). En 2007, l'attribution à la ville Londres de l'organisation des Jeux Olympiques de 2012 par le Comité International Olympique cristallisa les vieilles rancœurs entre Anglais et Français. Chacun des deux camps, par presse interposée, livrait une série de diatribes en écho avec des histoires et faits lointains plus ou moins transformés afin de mieux dénigrer son rival.

■ LA PRATIQUE SPORTIVE SOUS INFLUENCE

Dès les années 1920-30, l'intérêt de la presse pour le sport a profondément modifié ce dernier. C'est le début de la vedettisation des sportifs. En Angleterre, le footballeur de Manchester United, Billy Meredith, devient l'un des premiers sportifs à

apparaître au cinéma. Aux États-Unis, la presse a littéralement déifié la star de baseball Ruth Babe. Dans les années 1960, le talent pugilistique du boxeur Mohamed Ali s'est amplifié par ses performances médiatiques. Les compétitions se résument à des constructions de duel. À travers le Tour de France, et en particulier le duel Anquetil-Poulidor, surgit la fabrication de deux France différentes, opposées mais unies dans l'idée d'une République une et indivisible. D'un côté, Jacques Anquetil symbolise la France qui gagne « froidement » avec classe ; de l'autre côté, Raymond Poulidor représente la France qui perd « chaleureusement » avec sympathie. Nourri par les médias, le sport se limite en opposition de caractères, de styles, de cultures, de races...

Les médias, surtout la télévision, influent sur la forme et le sens de la pratique sportive de haut niveau. En 1970, pour réduire les interminables matchs et éviter de mécontenter les chaînes de télévision qui diffusent les rencontres, la fédération de tennis introduit le *tie break* (jeu décisif). Quelques années plus tard, c'est au tour du volley-ball de se soumettre à la pression télévisuelle. À partir des années 1980, l'inclination écono-

mique est l'un des ressorts de l'organisation des Jeux Olympiques. Pour satisfaire les intérêts de chaînes télévisées, la programmation des compétitions, notamment les finales, sont dictées par des considérations financières. La voix de l'athlète est inexistante. Aux Jeux Olympiques de Pékin 2008, la chaîne américaine NBC, détentrice des droits de retransmission, obtient le décalage des finales de natation en matinée pour que ses téléspectateurs suivent les exploits du héros US Michael Phelps en *prime time*. En 1984, la chaîne cryptée *Canal +* mise sur le football et le cinéma pour révolutionner le paysage audiovisuel. L'univers du football s'en trouve métamorphosé. *Canal +* devient l'une des principales mannes financières des clubs et le téléspectateur est devenu un puissant acteur économique.

*

Depuis plus d'un siècle, le sport est inséparable des médias. L'un nourrit l'autre. Le spectacle sportif, par sa résonance sociale, interpelle les médias qui en font un puissant outil d'opinion et d'action. En 1948, Marcel Cerdan remporte le titre de champion du monde de boxe face à l'Américain Tony Zale, à Jersey City. À son retour, le 1^{er} octobre, il

parcourt triomphalement les Champs Elysées puis achève son tour d'honneur dans les locaux du journal *L'Équipe*. Le journal avait tout organisé pour faire de ce jour un événement national, une victoire individuellement collective.

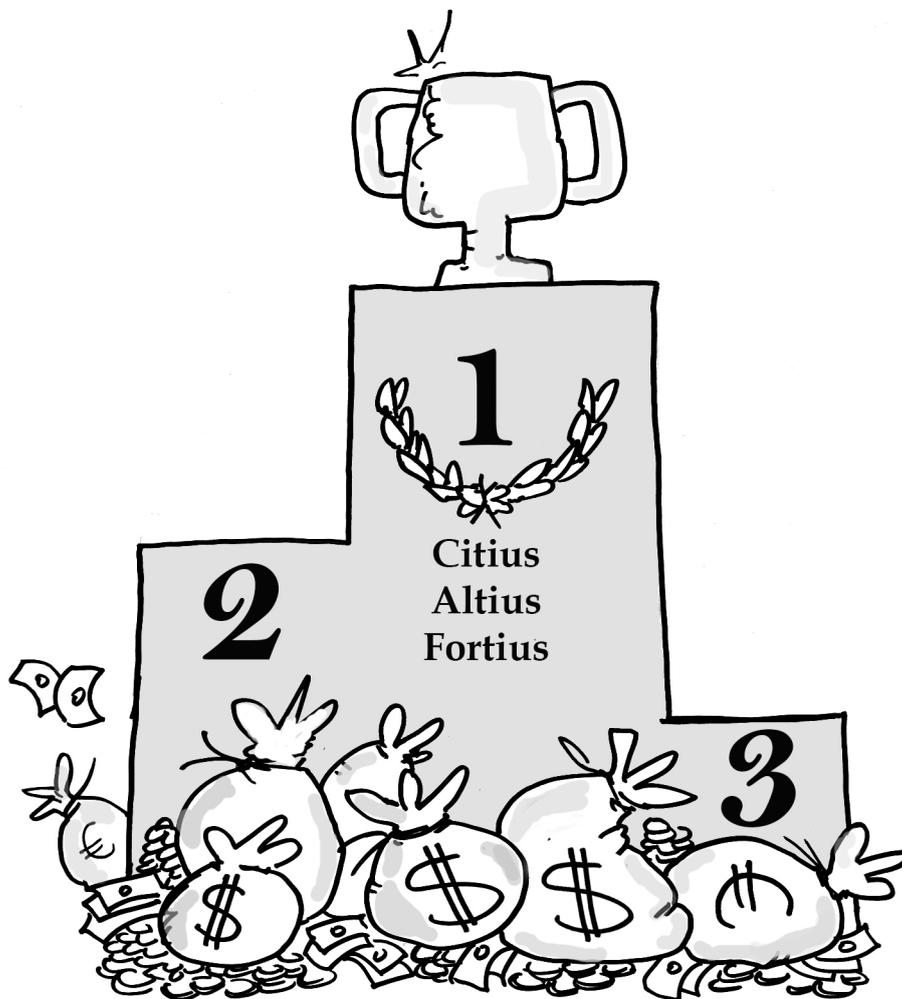


Illustration : Tony Ruivo



SPORT SEXE VIE

Par Claire Carrier

De formation pédiatrique et enseignante de niveau universitaire, Claire Carrier est médecin du sport, psychiatre et psychanalyste. Attachée au Département médical de l'I.N.S.E.P (Institut National du Sport et de l'Éducation Physique) de 1988 à 2000, elle se passionne pour la pluralité des problématiques liées à l'accompagnement des jeunes sportifs sélectionnés pour la haute performance, défendant les couleurs de la France. Critique de la performance élevée au rang d'un absolu sportif ou social, elle réintroduit une salutaire dose d'humanité dans un domaine désormais envahi par la technique et les enjeux financiers.

Rapprocher le mot sexe du mot sport met en lumière le corps humain en vie, tout simplement. Le sexe, principe de vie, n'est-il pas « l'origine du monde » ? Le sport ne renvoie-t-il pas à des activités corporelles effectuées librement pour se « déporter », se divertir des contraintes corporelles du travail ou de la guerre ? Le sport ne renvoie-t-il pas, implicitement comme explicitement, au corps en mouvement dans une unité spatio-temporelle à la fois avec lui-même comme essentiellement solidaire des autres ?

LE SPORT, LIEU DE LA JOIE DE VIVRE LA PLÉNITUDE DE SON INCARNATION

Déjà au XVI^e siècle, William Shakespeare dans sa tragédie *Othello* désigne par *the act of sport* le

plaisir de l'acte sexuel. Le verbe anglais *to sport* élargit au monde de l'amour le sens de *deport* mot présent en vieux français (vers 1120).

Et au XXI^e siècle, le sport est toujours ce lieu du corps en mouvement libre, unifié, pacifié où il fait bon vivre et se retrouver ! À travers toutes les turbulences environnementales et sociopolitiques, son institution garde ce cap. Rassurante et universelle, la rubrique *Sport* n'apparaît-elle pas pour clore tous les journaux télévisés ?

Cette définition est dans la continuité de la tradition olympique, synchrone de la période où, pour les Grecs, l'érotisme sacré touche au sublime. Les Grecs ont fait de l'amour un dieu, voire un principe, qui a pour nom Éros. Ces actes sportifs érotiques sont essentiellement ponctuels et limités à la durée de l'acte lui-même ; ils sont pleins de leur harmonie instantanée où le temps semble suspendu. Aucune allusion à la différence des sexes n'est faite : d'ailleurs le mot grec *athlon* est neutre, il condense aussi la performance et la récompense. De même sexe que lui-même, l'athlète est à lui-même sa propre mesure, son propre équilibre corps-esprit-cosmos. Ses efforts visent à repousser ses limites

en affirmant ses qualités physiques et psychiques tendues vers la victoire.

Cette libre circulation juste et harmonieuse entre le corps et l'esprit garantit et définit le processus d'humanisation et par là sa valeur civilisatrice universelle toujours actuelle comme en témoigne Sydney Lengagne pour *Sport Santé* 1, après son titre de champion de France de badminton en 1996.

« Ce fut un moment d'autant plus formidable que nous n'étions pas attendus. J'en retiens que la victoire n'a rien à voir avec la théorie. D'autres paramètres rentrent en jeu. Le mental est primordial. L'esprit d'équipe, l'envie, l'importance d'un rendez-vous peuvent magnifier le jeu et permettre d'accomplir de petits miracles. »

À l'instar de la statue de la Victoire de Samothrace, la victoire est très souvent figurée par un personnage féminin dont la tension d'élévation symbolise l'harmonisation entre la partie masculine et la partie féminine de l'être humain.

La victoire correspond à la belle mise en scène d'une représentation du corps qui satisfait au

cadre des épreuves olympiques. La beauté s'entend ici dans un sens esthétique, comme dans le sens artistique, de la création instantanée. L'exploit olympique associe le bien à cette beauté à travers la notion d'équilibre, d'épanouissement de la personne. Le sportif victorieux participe du patrimoine immatériel de l'humanité.

À partir de la Renaissance, les progrès scientifiques et techniques se sont appliqués au sport. Programmés par d'autres et extérieurs au sportif, les systèmes de mesure viennent définir par un chiffre un nouvel humanisme : le record et son évaluation sont nés. À leur suite, la technologie de la mesure comme celle du chronométrage est de plus en plus sophistiquée. Avec les records sportifs se monte le système du marché de la concurrence aux incidences économiques comme politiques de plus en plus impérieuses. La rivalité spontanée, née de la conscience valorisée de la différence et de la complémentarité des compétences interindividuelles, devient structurée par le caractère quantitatif des résultats sportifs que l'institution sportive organise autour de la compétition et du spectacle. À l'initiative de la nouvelle bourgeoisie industrielle, le sport comme fait de masse est d'abord le capita-

lisme d'état qui se donne en spectacle ; celui-ci est un microcosme imaginaire et rassurant d'une compréhension infantile du monde avec les gagnants, les perdants, le juge et le tricheur.

L'Harmonie Olympique mise à mal par les progrès scientifiques de la Renaissance a inspiré au Français Pierre de Coubertin la refonte des Jeux Olympiques à Athènes en 1896. Scout convaincu et impressionné par la pédagogie des grands collèges anglais, où l'on cultive à la fois le corps et l'esprit, Pierre de Coubertin a beaucoup œuvré pour tenter d'élever la course aux records sportifs (sport professionnel) au rang de discipline olympique (sport amateur). La nouvelle devise olympique nous vient d'un ecclésiastique, le Père Didon, en 1897 : la triade *Citius, altius, fortius* (plus vite, plus haut, plus fort). Ce faisant, et bien malgré lui, il va instaurer la performance comme repère du dépassement de ses propres limites.

Il va valider son culte qui célèbre l'illusion de progrès corporels ininterrompus et illimités de l'homme. En est bénie de ce fait l'éventuelle démesure, car cette devise est antérieure au vote en France de la loi de la séparation des Églises et de l'État en 1905.

Nous lui devons le développement élitiste de l'Institution sportive française puisque pépinière de champions olympiques. Pour lui, le sport permet de détourner les jeunes des préoccupations sexuelles, vers un support où la satisfaction de ces pulsions devient inoffensive. C'est aussi un antidote à l'agressivité particulièrement indiquée à l'adolescence : réduisant les tensions et canalisant les énergies belliqueuses, le sport serait un mode de prévention de la délinquance. D'une manière générale, le sport est pour Pierre de Coubertin « un dérivatif puissant à tous les instincts mauvais » des jeunes hommes. La femme en est a priori exclue.

Le sexe du sport n'est plus ce tout Harmonie de la tradition olympique : il devient adversaire intime, cet instinct mauvais à canaliser, à maîtriser pour « recycler » son énergie vers des idéaux bons pour la patrie et par là, pour la paix sociale. Bien que toujours réservé aux hommes, il reste neutre au regard de la sexuation.

La mondialisation et la révolution numérique du XXI^e siècle accentuent et renforcent le travail du futur performer sur le tout-cognitif mental et avec lui le besoin de maîtriser l'anticipation de la per-

formance à venir : l'imprévu est sous contrôle ! Il va être progressivement soutenu et conforté par des techniques d'entraînement spécifiques allant jusqu'à l'intelligence artificielle. Dans un déroulement à la limite du clivage, les états d'âme de l'intelligence émotionnelle vont être occultés au prétexte qu'ils lui font perdre du temps.

Au XXI^e siècle, par le spectacle de ses performances, le champion sportif incarne pour les autres un divertissement. Le patrimoine immatériel de l'humanité d'antan se réduit au commerce de collections d'images de sport-télé réalité ! La « vraie » vie paraît-il ?

LE SEXE DU SPORT EST PHALLIQUE POUR L'HOMME COMME POUR LA FEMME

Par sa puissance et les variations de sa tension érectile, le corps sportif performant devient une exhibition phallique : cette virilité témoigne de la domination masculine. Seule l'excitation des tissus érectiles, sexuels comme musculaires, compte. À l'investissement sportif de haut niveau correspondent les manifestations de la sexualité du stade anal commune aux deux sexes : le plaisir, la

jouissance du contrôle du couple de force contracté-relâché.

Cet aménagement construit de la sexualité adaptée à la performance musculaire semble être repris par la modernité lorsqu'elle confond vie érectile sexuelle et puissance érectile musculaire. L'homme ordinaire comme le sportif « tire » ; puissance sportive comme sexuelle se mesurent en « coups ». Tout se passe comme si l'acte sexuel était décomposé au profit de la valeur de l'organe pénétrant : peu importe la cible réceptrice ou la fonctionnalité de la globalité de l'acte.

Du fait de son autosculpture tout au long des entraînements, comme de son aptitude à pénétrer (le territoire de l'adversaire, l'air ou l'eau ; l'attaque), le néocorps sportif témoigne d'une énergie mâle, la virilité. Pour le jeune supporter, aller à son premier match est un équivalent initiatique : il signe son introduction dans le monde des hommes, des vrais ! Cette virilité est comprise comme l'attribut masculin donné à la puissance musculaire. « C'est quelqu'un qui en a ! C'est elle qui porte la culotte ! »

Quel rêve que cette extrême puissance musculaire

comme équivalent de « bombe » sexuelle ! En effet, l'érection du corps sous l'effet de la contraction des muscles striés permet la décharge du produit de cette excitation dans l'appareil locomoteur (équivalent de sperme) : cette autofécondation agit le fantasme d'auto-engendrement du néocorps sportif par lui-même homme-Dieu. Par là peut s'exprimer une sorte de revanche de l'homme, jaloux de la femme, car impuissant à procréer sans elle. La fréquence des troubles sexuels des sportifs, en particulier l'éjaculation précoce, témoigne de ce détournement des pulsions sexuelles.

Quant à la capacité procréatrice des étalons sportifs, il faut rappeler que la physiologie de la pratique sportive intensive nous informe que la testostérone, principale hormone sécrétée par les testicules, chute rapidement pendant l'effort, n'est restaurée qu'après quarante-huit heures de repos et que son taux sanguin, majoré par la pratique sportive, diminue dès la quatrième semaine d'entraînement intensif.

Il est vrai que ce risque de stérilité physiologique ne touche que la pratique intensive : une pratique sportive bien dosée et équilibrée par l'alimentation

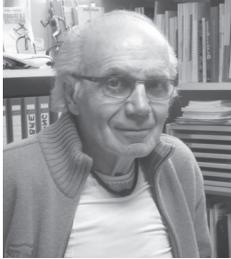
favorise effectivement la stimulation de l'hormonologie sexuelle. Il n'empêche, la sacro-sainte fertilité masculine est touchée. L'homosexualité masculine sportive, génitrice non d'enfants mais de records, trouve son expression. Elle était d'ailleurs magnifiée dans la tradition olympique.

Même si lui sont associés le courage et la résistance à l'effort, cette qualité virile de l'acteur sportif conforte la position de l'homme et interroge celle de la femme. Chez la femme, sur quel ressenti corporel peut se construire la représentation d'une érectilité musculaire efficace ?

Dans les disciplines appréciées, la question ne se pose pas. L'expression sur le mode du féminin de la puissance musculaire y est recherchée : la patineuse, la gymnaste, la plongeuse retrouvent dans l'exercice physique sportif une expression-expulsion personnelle possible qui contiennent et organisent leur travail musculaire. Dans les disciplines mesurées, c'est beaucoup plus difficile : la rugbywoman, la footballeuse, la boxeuse sont perçues comme des monstres lorsqu'elles cherchent à vivre les valeurs techniques et collectives de leur sport. La question est bien là.

Si la puissance musculaire masculine est une énergie de pénétration (autofécondation), la puissance musculaire féminine est une énergie d'expulsion (auto-accouchement). Le cycle de la naissance est respecté, la puissance musculaire sportive condense toujours la bipolarité masculin-féminin !

Pourquoi chercher à morceler l'unité de l'acte sportif ?



LE DOPAGE EST UNE QUESTION D'EGO

Interview du Docteur Jean-Pierre de Mondenard
Propos recueillis par Jacques Duplessy.

Médecin du sport et spécialiste du dopage, le docteur de Mondenard est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages sur ce sujet. Derniers ouvrages :

Pour en finir avec le dopage, éd. Chiron, 2000 ;

Le dopage dans le rugby, éd. Jean-Claude Gawsewitch, 2014. Site internet : www.dopagedemondenard.wordpress.com.

Jacques Duplessy : Comment vous êtes-vous intéressé au dopage sportif ?

Jean-Pierre de Mondenard : Je viens du milieu du cyclisme, j'ai moi-même fait du vélo en club et je suis devenu responsable médical régional de la Fédération Française de Cyclisme dans les Pyrénées. Puis je suis devenu médecin du Tour de l'Avenir, du Paris-Roubaix et du Bordeaux-Paris. Ainsi j'ai touché le cyclisme de haut niveau. Donc cette question du dopage était très présente... et récurrente.

JD : La lutte contre le dopage semble sans fin...

JPM : C'est exact. Le premier cas de dopage

dans le Tour de France date de 1955. Jean Mallejac s'écroule dans le mont Ventoux victime d'un abus d'amphétamine. À l'époque il n'y avait ni règle anti-dopage, ni contrôle. Ça a fait un choc. Le médecin du Tour de l'époque pousse une gueulante et la lutte anti-dopage démarre la même année. En novembre 56, la revue *Sport mondial* titre sa une « Le cyclisme français démarre sa cure de désintoxication » ! Et on connaît la suite... On nous vend régulièrement le Tour de la santé ou le Tour du renouveau. (Rires)

JD : Tout cela c'est du pipeau ?

JPM : En 1988, Delgado remporte le Tour. Il est contrôlé positif à un produit masquant. Le président espagnol de l'Union Cycliste Internationale (UCI) le sauve en disant que le produit n'est pas dans la liste des produits interdits par l'UCI. Mais il est dans la liste du Comité International Olympique entérinée par l'UCI. Donc il aurait dû être disqualifié. Mais non ! L'UCI se contente de rajouter le produit sur sa liste quinze jours plus tard. En 1998, on a l'affaire Festina. Jean-Marie Leblanc, le patron du Tour, déclare qu'en une semaine il a appris plus

qu'en dix ans. C'est un mensonge. Il savait tout. On sait les dessous du dopage depuis le début des années 50. On nage dans l'hypocrisie !

JD : Et depuis cela continue...

JPM : C'est le jeu du chat et de la souris. Car le dopage, ce n'est pas une question de sport, c'est une question d'ego par rapport à la compétition. Il faut gagner à tout prix ; c'est le même ressort psychologique que celui de la corruption quand on veut remporter un marché. Et le système favorise la dérive. Vu les performances des sportifs aujourd'hui, sans dopage, ils viennent d'une autre planète. La triche est consubstantielle à l'Homme.

JD : On a mis en place des contrôles censés mieux détecter le dopage, qu'en pensez-vous ?

JPM : Aujourd'hui on impose le suivi longitudinal des sportifs, c'est-à-dire un suivi de la santé où l'on compare quatre fois par an les résultats des examens avec la fourchette de normalité, et aussi l'évolution de ces résultats médicaux. On fait des

photos dans le temps de leur état biologique. Dans les faits, cela n'évite pas le dopage. Ça contribue seulement à rendre plus pro les dopeurs pour que cela ne se voie pas. Déjà, le sportif est prévenu quinze jours avant le contrôle, donc on a le temps de masquer le dopage. L'évolution majeure depuis les années 90 est que le dopage est encadré par les médecins ! Les meilleurs peuvent être mieux payés que les coureurs.

JD : Quelles sont les molécules à la mode ?

JPM : Celles qui améliorent le transport de l'oxygène comme l'EPO que l'on combine aux transfusions sanguines, ou celles qui favorisent l'apport en énergie comme le GW1516 associé à l'Aicar. D'autres molécules dérivent de celles-là et sont indétectables. Il y a aussi les autotransfusions très difficilement détectables. Les hormones de croissance, utilisées depuis les années 80, ont toujours de beaux jours devant elles, car très difficilement détectables. La corticotropine qui stimule la glande surrénale qui sécrète des anabolisants est aussi

utilisée. Elle est commercialisée sous le nom de Synacthène depuis 1969 et interdite dans le sport depuis 1989. Mais en 2016, elle est toujours indétectable par les contrôles et lors des perquisitions de la police, on trouve toujours des boîtes... Les autorités ont demandé au labo de rendre la molécule détectable depuis les années 75. Et cela n'a toujours pas abouti... Mais la plupart des laboratoires pharmaceutiques aident la lutte anti-dopage.

JD : Le foot est-il aussi touché ?

JPM : Bien sûr. Même si l'on en parle moins. La majorité des membres du comité exécutif de la FIFA a des casseroles de corruption. Cela explique peut-être qu'il y ait eu peu de cas de contrôle positif dans le football¹. En 2010, le responsable médical de la FIFA, Jeri Dvorak, réalise une enquête anonyme sur le foot de très haut niveau. 92 % des joueurs affirment qu'ils sont prêts à tricher pour gagner un match. Alors comment imaginer que certains ne vont pas se doper ? On dit aussi que dans le foot, le dopage ne sert à rien. On croit rêver !

1. L'interview a été réalisée avant le contrôle positif de l'international français Mamadou Sakho.

Le dopage accroît les qualités physiques : on court plus vite ; on saute plus haut. Le footballeur dopé sera meilleur qu'un autre même s'il n'a pas le pied de Messi.

JD : Pas mieux dans le rugby, j'imagine ?

JPM : Évidemment. J'ai joué au rugby. Entre 1975 et 1990, ça carburait aux amphétamines. Même en équipe de France, même si tous n'en prenaient pas. Un jour, un joueur de rugby que je ne peux pas citer m'a raconté qu'on lui donnait des vitamines, le Captagon. J'ai failli m'étrangler ! On sait que c'est une molécule qui augmente l'agressivité. C'est pour ça d'ailleurs qu'on la retrouve en Syrie. Les djihadistes n'ont rien inventé, c'est un produit ancien.

JD : Et dans le monde amateur ?

JPM : Le dopage existe aussi, puisque c'est une question d'égo. Personne ne veut être largué, personne ne veut être dernier. Il faut être reconnu par sa famille, ses amis, les médias locaux. Les jeunes sont vite éduqués à prendre des trucs pour aller

sur le podium. Les éducateurs sportifs sont souvent d'anciens sportifs, donc ils ont eux-mêmes souvent touché aux produits... Et cela ne date pas d'aujourd'hui. En 1968, après la mort du Britannique Tom Simpson dans le Mont Ventoux lors du Tour de France de l'année précédente, les instances font un contrôle surprise lors du championnat junior des sociétés à Bordeaux. Sur six contrôles, cinq sont positifs ! Ces jeunes ont tout juste 18 ans. Six ans plus tard, au championnat cadet d'Aquitaine (jeunes de 16 ans), sur les cinq premiers, quatre sont positifs. Rien n'a changé.

JD : Vous semblez très pessimiste ?

JPM : Je ne suis ni pessimiste, ni optimiste. Certains préconisent de légaliser le dopage puisqu'on ne peut pas le juguler. Ce n'est pas mon point de vue.

JD : Pourquoi n'arrive-t-on pas à combattre ce fléau ?

JPM : Parce que la lutte est entre les mains du

sport ! On ne peut pas espérer une lutte efficace tant que les fédérations sportives nationales ou internationales ou le ministère du Sport sont en charge de la lutte contre le dopage. Comment le ministère de la performance pourrait-il être aussi celui de la contre-performance ? C'est impensable. L'Agence mondiale anti-dopage (AMA) est une plaisanterie. Pour contrôler la fédération d'athlétisme russe qui organisait le contrôle anti-dopage avec l'agence russe de contrôle, l'AMA a monté une commission qui a à sa tête Dick Pound, un ancien président de l'AMA. Or Dick Pound a défendu Ben Johnson lors de son contrôle positif en disant qu'il avait été dopé à son insu. « Son corps a été dopé mais pas sa tête. » Les responsables de l'AMA ne sont pas crédibles. J'estime que l'argent mis dans la lutte contre le dopage n'arrête que 1 % de la fraude. On met des millions pour une efficacité nulle.

JD : Vous n'évoquez pas la prévention ?

JPM : Malheureusement, des études ont montré que ce n'est pas efficace. Une étude américaine a montré qu'il y avait plus de dopage dans l'échantillon avec prévention que dans l'échantillon sans.

Le baratin sur les dangers des médicaments, c'est bidon. Un jeune ne se projette pas à cet âge-là.

JD : Alors pour être efficace, que faut-il faire ?

JPM : La lutte contre le dopage doit sortir du sport et relever du ministère de la Justice, par exemple. Ensuite, le seul contrôle qui marche est celui qui est inopiné. On sait trop masquer le dopage aujourd'hui. Il faudrait aussi un laboratoire indépendant des fédérations et du ministère, qui soit financé par le monde du sport mais vraiment indépendant. À ces conditions-là, on pourrait arriver à quelque chose. Mais un renouveau des personnes dans le sport de haut niveau est absolument nécessaire. Beaucoup sont d'anciens sportifs qui ont touché au dopage. Donc tout le monde se tient. Et tant que ces hommes-là seront en place, il n'y aura pas de renouveau.





CAPOEIRA : UN OUTIL D'ÉDUCATION POPULAIRE

Par Marie Bodinier

Marie Bodinier a découvert le Brésil et la capoeira grâce à son frère, Thomas, parti un temps au Brésil.

Elle a pris goût à l'un et à l'autre au point de nouer des liens privilégiés avec un groupe de Brésiliens venus faire goûter ce sport, cette danse en France.

Elle a participé aux championnats d'Europe de Capoeira en Allemagne et elle est devenue championne européenne dans sa catégorie.

Elle vit avec Foguete qui l'a initié à cet art. Après plusieurs années au Brésil, ils sont en France pour essayer d'en vivre ici.

En 2000, suite à un séjour de plusieurs mois au Brésil, mon frère avait invité deux Brésiliens en France. Après des événements de violence, de racisme et d'abus de pouvoir – ils avaient été refoulés à la frontière un 31 décembre sous prétexte qu'ils étaient sans argent – que du haut de mes 12 ans je n'avais pas complètement saisis, ils étaient là, en France, à la maison, dans mon école, dans des salles des fêtes, à transmettre leur joie de vivre à travers un art appelé « Capoeira ».

J'ai vite été séduite par ces étrangers qui ne parlaient pas la même langue que moi, qui n'avaient jamais vu la neige et qui rigolaient fort. J'avais gagné deux grands frères en plus !

En 2004, une équipe de six capoeiristes est revenue

nous séduire toujours à travers cet art. Leur départ au bout de deux mois n'a pas été facile, ma famille m'a alors proposé un voyage d'un mois sur les terres de la capoeira. Je me suis plongée dans ses racines. On la trouvait partout, avec des enfants, des adultes, des personnes exceptionnelles – c'est à dire personnes ayant un handicap –, des gens du monde entier. J'ai été comblée ! Mais le voyage était trop court et pas qu'autour de la capoeira. « Les amis, ne m'oubliez pas, je reviendrai ! »

En 2007, un autre projet se met en place, avec douze capoeiristes cette fois ci. Ça tombe après mon bac ! Coup de chance ! Je profite de cette opportunité et rejoins mon frère dans l'organisation de cette tournée. Après deux mois et demi en France, c'est au Brésil que je continue l'apprentissage de l'art capoeira. Et cela fait neuf ans !

Je découvre un peu plus cet art dans les Arts : de la musique, du chant, de la danse, une lutte, une philosophie, mais aussi surtout une histoire qui est aussi la nôtre, à l'époque de la colonisation.

La capoeira est née auprès des esclaves venus d'Afrique au Brésil. Cette langue corporelle a aidé

ces différents peuples à se comprendre et à aller ensemble vers la liberté.

Durant ces neuf années mon projet était de vivre et d'apprendre la capoeira pour connaître son histoire, l'accepter et aussi rechercher les nouvelles formes d'esclavage moderne dont nous avons aujourd'hui à nous libérer. C'est ce que j'ai vécu à Barra Mansa, ville de la région de Rio de Janeiro. La Française, seule étrangère de la ville, est venue apprendre, se faire une place, essayer de se comprendre puis échanger des savoir faire.

"Je découvre un peu plus cet art dans les Arts : de la musique, du chant, de la danse, une lutte, une philosophie, mais aussi surtout une histoire qui est aussi la nôtre, à l'époque de la colonisation."

Je suis allée découvrir dans ce peuple un outil de pédagogie d'éducation populaire, j'ai découvert comment utiliser un art auprès de toute une population pour un moment de liberté, d'égalité, de confiance. Comment apprendre à « esquiver » les obstacles que la vie nous présente, ne pas se laisser abattre par les difficultés, savoir se récupérer,

se laisser porter, se faire aider, vivre ensemble, se connaître et se respecter.

Aujourd'hui, la capoeira est présente dans plus de soixante pays. Elle se joue dans une grande « roda » où toutes cultures, tous âges, toutes couleurs, toutes religions se rapprochent, se provoquent, s'entraident, dans un langage universel rythmé par le berimbau (instrument principal de la capoeira). Apprendre avec la capoeira, n'a pas été seulement un apprentissage d'une culture, mais de plusieurs cultures. C'est une recherche personnelle qui m'a permis de trouver ma place dans un groupe, apprendre à respecter l'autre avec ses différences, ses difficultés, ses valeurs, puis se découvrir ensemble dans un jeu. Apprendre aussi à être l'étrangère.

C'est aussi un outil d'éducation. Il n'y a pas beaucoup de règle, mais la principale aide à comprendre que tu as besoin de l'autre pour jouer. C'est une invitation à vivre le respect et le besoin de prendre soin du collectif. Dans la capoeira, il y a aussi une hiérarchie, où tu apprends avec les plus anciens mais dans la conscience de toujours avoir besoin d'apprendre. C'est un lieu de grande leçon de vie, qui est né auprès d'un peuple souffrant à la re-

cherche de liberté.

Aujourd'hui, avec Foguete, instructeur de capoeira formé à Barra Mansa, mon amoureux, nous avons décidé de venir en France essayer à notre tour de transmettre ces valeurs. Un choc culturel, climatique, mais un défi que nous avons envie de vivre car nous croyons aux capacités que la capoeira nous apporte et qui font réfléchir sur de belles valeurs humaines : créer des ponts entre les cultures plutôt que de nous enfermer dans la peur de l'autre.



ÊTRE COACH

Par Isabelle Cuvelier

Isabelle Cuvelier est coach sportif spécialisée dans le fitness, membre de la Mission de France, en équipe à Bussy Saint Georges, Seine et Marne, avec son mari Matthieu. Ils ont 4 filles.

Depuis l'âge de 4 ans, le sport a été pour moi un moyen de m'exprimer, d'exister, de me dépasser, de me sentir bien, moi qui étais de nature réservée et timide.

J'ai fait plusieurs années de sport-étude gymnastique, et ai été entraînée par Stéphanie Cotel, gymnaste ayant fait les JO de Séoul. Avec elle, j'ai appris ce qu'étaient la performance et l'importance du mental. Je me souviendrai toujours de ce moment magique où je suis arrivée pour la première fois première en compétition !

Je travaille actuellement comme entraîneur sportif spécialisé dans le fitness. Je donne des cours de step, de renforcement musculaire, de stretching, de Pilates. Mon activité se déroule surtout en soi-

rée dans plusieurs associations proches de Bussy Saint Georges, et aussi en journée, à domicile.

Avec les années, je me rends compte que le sport permet très facilement le dialogue, les échanges, et même les confidences et le partage des peines et des joies de la vie avant ou après les cours. Venir au cours de sport permet à chacune et à chacun de lâcher prise, de se vider la tête, de passer ensemble un agréable moment sportif et de se surpasser, de sentir son corps parfois abîmé, fatigué, épuisé et même meurtri par la maladie.

Le sport en lui-même est une sorte de souffrance. Tu sens tes muscles qui brûlent au fur et à mesure des répétitions. Tu as envie de lâcher, mais le coach t'incite à continuer ! Cela ressemble bien à la vie : se battre dans les moments difficiles et de souffrance, persister même si c'est dur.

À l'association de Chanteloup-en-Brie, c'est un groupe de personnes d'un certain âge dont je m'occupe de 9 h à 11 h. Les dames sont très volontaires. Martine me dit souvent : « Qu'est-ce que l'on souffre avec toi ! Mais c'est pour notre bien. » Après un cours de stretching, Éliane me dit : « Tu

es notre médecin. » J'ai souri intérieurement, me disant que je n'étais qu'un coach, et je me suis dit que le sport était très important pour les personnes de plus de 60 ans, pour qu'elles acceptent mieux leur corps qui change.

J'accorde une attention particulière à l'accueil des personnes avant le cours. J'ai besoin de savoir comment elles vont, et si elles ont passé une bonne journée. Un simple mot peut faire changer le contenu du cours. Par exemple, si une adhérente me dit qu'elle a mal à l'épaule, je me permets de faire un cours adapté à cette personne, mais qui plaît aussi au restant du groupe. Travailler en association m'oblige à m'adapter au groupe, et à faire à domicile, des séances vraiment sur mesure.

MISÉRICORDE ET COMPASSION

Pendant longtemps, je n'avais jamais réalisé que ce métier avait un lien avec ma foi. C'est en donnant un cours particulier à Muriel, atteinte d'un cancer que j'en ai pris conscience.

Le dernier cours que j'ai donné à Muriel m'a beaucoup bousculée. Elle me téléphone : « Isabelle, je

n'en peux plus, j'ai très mal au dos, je ne sais plus quoi faire. Est-ce que tu peux faire quelque chose pour moi ? » Je lui réponds : « Oui, viens à la maison, je t'attends. » Habituellement, les cours se passaient chez elle, mais ce jour-là, j'avais une fille malade en bas âge à la maison. Elle arrive, en marchant difficilement, la souffrance était là. Je pense que les métastases avaient atteint ses os.

Nous discutons un peu, je lui fais faire des exercices de respiration et de relaxation, puis quelques exercices de Pilates en faisant très attention. Elle me dit : « Tu sais, je n'arrive même plus à sentir mon périnée, je ne sais pas ce qui se passe... » Je suis au fond de moi très inquiète pour elle. Elle me demande de la masser, surtout au niveau du dos, où elle avait très mal... ce que je fais, bien que ce ne soit pas ma spécialité. Bizarrement, je me suis sentie portée par quelque chose pour réaliser ce massage. À la fin de la séance, Muriel me dit : « Isabelle, tu m'as sauvé des eaux. » Je me souviendrai toujours de cette parole !

J'ai senti la présence de Dieu entre Muriel et moi... Il me guidait dans mon travail et m'aidait à m'occuper de cette femme avec miséricorde et compassion.

Dieu est là lorsque je travaille. Je prie souvent au fond de mon cœur pour des femmes en souffrance, je les confie au Seigneur : hommes ou femmes en « burn out », éprouvés par la maladie, mal dans leur peau, en cours de séparation, en difficulté financière... Cela me permet d'avoir, il me semble, un regard habité par Dieu par rapport au corps de mes adhérents, de passer au-delà de ce qui pourrait m'agacer ou m'énerver.

UN REGARD HABITÉ PAR DIEU

Par exemple, Évelyne est une femme grande et forte. Elle ne ressemble pas à ces femmes rondes, qui aiment la vie et qui sont très joyeuses. Son corps est terne et en apparence sûrement marqué par les épreuves. Au début, dans le cours de Pilates où elle est inscrite le samedi à Bussy Gym, je la voyais sans la voir, c'est-à-dire que je la corrigais peu. Je la voyais comme dans le brouillard. Mes yeux n'arrivaient pas à la regarder comme les autres du groupe...

Lors d'un cours où elle s'était placée à ma gauche, une très mauvaise odeur arrivait jusqu'à moi. Cette odeur très désagréable, presque écœurante m'a

beaucoup gênée. Et là, pendant ce cours, je l'ai corrigée avec dégoût. À la fin du cours, je me suis dit que ce n'était pas une attitude « chrétienne » que d'être dégoûtée comme cela. C'est seulement après-coup, que je m'aperçois que cette mauvaise odeur m'a bousculée et fait changer mon regard sur Évelyne. Je la regarde, mais sans le brouillard, elle est maintenant aussi « lumineuse » que les autres du groupe. Actuellement, elle est toujours dans mes cours, et je fais bien attention à elle. Des liens d'amitié se sont tissés dans le groupe et je suis même allée chez elle pour un atelier cuisine !

Mes parents m'ont transmis la foi, et surtout, le fait d'accueillir les personnes de diverses origines et de religions différentes. Cela a façonné ma personne de savoir ouvrir mon cœur aux différences sociales et culturelles, et aidé à aimer l'autre très différent de moi dans la vie de tous les jours.

À Bussy Saint Georges, nous tissons des liens d'amitié avec les différentes communautés religieuses. Le fait de s'ouvrir aux autres religions, aux autres croyants, de découvrir leur manière de vivre, de croire, m'aide à accueillir plus facilement des femmes voilées dans mes cours de sport dans l'as-

sociation du Mont Chalats à Chelles. Ce sont mes quatre rayons de soleil au cours de step. Je sais qu'elles ne sont pas acceptées par tout le groupe. En les encourageant beaucoup et en leur faisant des sourires, j'espère qu'elles se sentent à l'aise ! Elles ont du mal car c'est leur première année, mais elles s'accrochent vraiment. Elles ont la volonté, et ont toujours le sourire ! C'est leur petite sortie entre femmes.

À la fin du cours, je viens les voir, elles ont toujours un petit mot gentil. Elles sont désolées de ne pas pouvoir faire le spectacle de step fin juin, car c'est le ramadan.

« LE CORPS EST UN ET POURTANT IL Y A PLUSIEURS MEMBRES »

Il y a un passage de la Bible qui résonne particulièrement en moi : « Le corps est un, et pourtant, il a plusieurs membres, mais tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps : il en est de même du Christ. » Par ce passage, Dieu m'invite à respecter le corps, à prendre soin de son œuvre qui est unique et qui contient une multitude de choses extraordinaires et invisibles.

Faire du sport, c'est unir le corps avec ses membres, pour ne former plus qu'un. Être bien dans son corps, c'est être bien dans sa tête. Dieu nous a donné un corps qui n'est pas qu'une enveloppe. Le corps dit quelque chose de l'histoire d'un homme ou d'une femme à travers sa posture et sa forme. Ce qui est d'ailleurs fascinant, c'est que le corps s'adapte à différents types d'effort, et peut aller au-delà des performances espérées, même sans produits dopants.

On peut façonner le corps avec le sport, comme on peut être façonné par la Parole de Dieu.

Être membre de la Communauté Mission de France et faire partie d'une équipe est la continuité de cette ouverture aux autres dans la vie quotidienne et le monde d'aujourd'hui. J'aime vivre ma foi en dehors des murs de l'Église.

Je remercie mes parents pour m'avoir laissé choisir le métier qui me fait vivre, étant issue d'une famille de médecins et de dentistes. Je remercie mon mari, qui a toujours accepté les contraintes du métier (horaires décalés, entraînements personnels, formations continues), ainsi que son attention et

son amour de tous les jours. Je remercie tous les membres de l'équipe Mission de France de Bussy Saint Georges, qui m'ont accueillie et me portent dans ma mission de baptisée.



“ VOUS ALLEZ PAS ÊTRE DÉÇU ! ”

Par Christophe de Moismont

Christophe Beauvarlet de Moismont, 60 ans, est diacre de la Mission de France. Vivant à Lyon, il est marié, il a 4 enfants et 4 petits-enfants.

Retraité de l'Éducation Nationale depuis 8 mois, il était instituteur public, conseiller pédagogique pour l'enseignement spécialisé et directeur de l'École Spécialisée des Enfants Malades.

Huit heures du matin, au collège des Noirettes à Vaulx-en-Velin, dans les locaux de la SEGPA, (Section d'Enseignement Général Adapté) en classe de 4^{ème} : « Vous êtes qui ? Vous venez faire quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi vous êtes là ? » Bombardement de questions quand j'arrive dans la classe. Provocations, rigolade, inquiétude. Comme conseiller pédagogique ASH (Adaptation scolaire et Scolarisation des élèves en situation de Handicap), je viens travailler avec les enseignants nouvellement nommés en SEGPA, souvent de tout jeunes professeurs des écoles, rarement volontaires.

« Je viens travailler avec votre professeur, et je vais rester travailler avec vous, maintenant. » « Eh ben, vous allez pas être déçu ! » lance, goguenard, un

jeune homme de 16 ans, « nous, on est des nuls ! » Six mois plus tard, dans la Plaine des Jeux de Bron-Parilly, sur un terrain de foot : « C'est vous qui arbitrez ? On joue contre qui ? On commence quand ? » C'est la journée du « Tournoi de foot inter-SEGPA », 35 équipes inscrites, ambiance électrique. Provocations, rigolade, inquiétude. Conseillers pédagogiques et enseignants sommes tous sur le pont, il y a là 350 jeunes collégiens en difficulté scolaire, sociale, familiale, qui vont s'affronter.

« Vous jouez contre Saint-Fons, leur équipe 1. On joue tout de suite. Eh oui, c'est moi qui arbitre. »
« Eh ben, vous allez pas être déçu ! » lance, tout excité, le même ado de 16 ans, « nous, on est les meilleurs ! »

• ***En classe, tout est compliqué***

L'espace est trop réduit, pour des jeunes qui ont tellement besoin de bouger, et trop confiné quand on supporte mal que l'autre pénètre sa bulle. Symboliquement, leur salle de classe ressemble tellement à toutes les autres dans lesquelles, depuis le début, on leur dit qu'ils sont « en difficulté scolaire », voire « en échec scolaire ».

La lecture est difficile, hésitante, elle achoppe sur les mots, sur un vocabulaire insuffisant, sur les tournures de phrase. La longueur du texte à lire est déjà un motif de refus ou de découragement. On dit qu'un collégien en difficulté utilise 300 mots, un étudiant 3 000 tandis qu'un universitaire en maîtrise 30 000. Dans mon Petit Larousse Illustré, il y a 150 000 références... Devant une fiche proposée par un enseignant, je me souviens d'un jeune de 5^{ème} qui la lui rendit immédiatement en déclarant : « J'ai rien compris ! » Dialogue : « Évidemment, tu n'as pas lu. » « Ah parce qu'il faut tout lire ? Dans ce cas, j'démissionne de la vie, ma parole ! » Trop d'énergie passe dans l'acte du déchiffrement qui empêche l'accès au sens.

L'écriture est laborieuse, le geste maladroit et tendu. « Écrire ? À quoi ça sert, ça sert à rien ! » J'ai vu une jeune fille, recopiant tout son texte, avec deux stylos, une lettre en rouge, une lettre en noir, indéfiniment... À ma question du pourquoi un tel « travail » et du temps passé à ça, elle me répondit : « J'sais même pas de quoi ça parle (c'était une leçon de géographie) mais à la fin, c'est propre et joli, et chez moi, quand je travaille, on me demande rien ! »

Dernier exemple, au cours d'une séance de géométrie. Il s'agissait de construire une figure en utilisant les propriétés des triangles. Pour vérifier sa réalisation, un élève prit la feuille de l'enseignant, et la superposa à la sienne, sur une vitre de la classe. À ma remarque qu'il y avait quand même des différences, il me répliqua : « Ouais M'sieur, mais en gros, c'est pareil ! On s'en fiche que ce soit précis ! »

- ***Sur le terrain, tout est différent***

L'espace du terrain fait la différence : nous ne sommes plus « entre les murs ». Il faut bien ça, il faut pouvoir mettre de la distance entre soi et les autres, de la distance entre les jeunes et les adultes, il faut pouvoir élargir l'espace de ses bras, pouvoir courir et shooter sans limite ! La limite viendra avec le match, avec les lignes blanches qui délimitent le terrain, les cages de but, la ligne centrale, les règles du jeu. Le foot est un sport collectif où le génie de chacun peut s'exprimer !

Pas de lecture hésitante, ici, nos footballeurs « lisent » le terrain, ils lisent les mouvements de l'adversaire, ils lisent la trajectoire du ballon.

Pas d'écriture laborieuse, c'est en courant à fond que ces jeunes « écrivent » leur montée vers le but adverse, qu'ils écrivent un dribble pour continuer vers l'avant. Ils écrivent l'histoire de leur match, qu'ils pourront raconter...

Pas d'à-peu-près dans les calculs, les joueurs savent bien « calculer » le lieu de retombée du ballon, ils savent calculer l'angle de tir nécessaire pour contourner « le mur », ils savent encore calculer le temps qui leur reste pour marquer un but, égaliser ou marquer encore pour gagner !

- ***Il y a des règles***

Et curieusement, naturellement, les règles sont les mêmes dans la salle de classe et sur le terrain de foot. Il y a des droits, et des devoirs. Il y a le respect de l'autre, dans toutes les situations de la vie, qui commence par le respect de soi. Et l'autre est un camarade de classe, un adversaire sportif, ou un adulte responsable, l'autre est à respecter dans sa différence, il n'y a pas d'ennemi !

Il n'y a pas plus de droits sur le terrain de sport, ni moins de devoirs... Mais il y a plus d'espace et

le sentiment de pouvoir s'exprimer davantage ! Quand le ballon franchit la limite du bord ou du fond du terrain, il y a « touche » ou « sortie de but ». Même avec toute la mauvaise foi du monde, les jeunes peuvent et savent le reconnaître. Et quand il y a un geste déplacé, un geste d'humeur, une insulte ou un coup, il y a sanction. Le coup de sifflet de l'arbitre vient rappeler la règle, sanctionner la faute et permettre la reprise du jeu. Et les jeunes peuvent et savent le reconnaître, et s'y soumettre (au moins quelques minutes). Enfin, il y a le collectif, et la coopération nécessaire, indispensable pour marquer un but... ou ne pas en prendre un ! C'est à rappeler régulièrement, encore et toujours ; la responsabilité collective, ça s'apprend.

• **Accéder à la liberté**

Les enseignants spécialisés de SEGPA sont de vrais pédagoges ! Ils inventent en permanence des stratégies pour mettre leurs élèves en projet, pour leur permettre la réussite, pour leur montrer qu'ils sont capables d'apprentissages nouveaux, qu'ils sont capables d'opérations complexes. Avec ambition, ces instit's accompagnent leurs élèves vers une autonomie de la pensée plus grande, vers la liberté.

Lire une pièce du théâtre de Molière, c'est au programme de 6^{ème}. J'ai vu un enseignant emmener ses élèves dans la salle de musique (une scène et pas de mobilier) pour déclamer, théâtraliser « Georges Dandin »... et ça fonctionnait ! Les élèves, encouragés, rassurés, parlaient haut, faisant de grands gestes, parcouraient la scène de long en large, et lisaient... avec l'accent de la ZUP, cela avait un goût inimitable !

Écrire, oui, mais à qui ? Les « défis-lecture » sont venus répondre à cette difficulté. Il s'agit de lire un livre, « un livre en entier ? » et de construire un questionnaire, qu'on enverra à une autre SEGPA. Sentiment de puissance, de réussite, puisqu'ils savaient, eux, les réponses attendues !

Calculer et maîtriser de grands nombres. Quand un instit' s'est lancé dans le « théorème de Thalès », il a fait calculer la hauteur de l'immeuble le plus proche du collège (6 étages) et ils ont réussi ! Le meilleur a été de défier les élèves de 3^{ème} (du cursus ordinaire) sur ce calcul mathématique qui paraît réellement complexe !

Mais quand même, le foot, c'est plus facile. Et

quand on leur demande ce qu'ils voudront faire plus tard, ils répondent : footballeurs... et rarement : professeurs !

• ***Je n'ai pas été déçu !***

J'ai pu entendre le découragement de certains enseignants, et lutter contre le fatalisme et la désillusion d'autres. J'ai pu encourager l'implication des collègues, et m'engager fortement à leurs côtés. J'ai pu surtout m'émerveiller de la justesse des propositions pédagogiques de ces jeunes enseignants, de leur inventivité, de leur créativité, de leur enthousiasme et de leur persévérance ! Bien sûr le monde n'est pas rose, et j'ai retrouvé, plusieurs années de suite, au moment du CFG de fin d'année (Certificat de Formation Générale) un élève de SEGPA à l'EPM (Établissement Pénitentiaire pour Mineurs) où il était incarcéré. Le sentiment d'échec laisse la place à l'espérance. L'année prochaine, ou plus tard, avec d'autres, il saisira sa chance... Je n'ai pas été déçu.



L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE, UNE DISCIPLINE INDISPENSABLE À L'ÉCOLE

Par Christian Pornin

Christian PORNIN est professeur d'Éducation physique et sportive. Il a 58 ans et il a connu deux établissements, le collège La Courtille à Saint-Denis tout d'abord et ensuite le collège Jean-Baptiste Clement à Colombes depuis 1980.

Depuis 1991, il est également le responsable sportif et pédagogique d'une section sportive football. Il nous livre sa réflexion sur son métier.

« Les enseignants qui réussissent dans les milieux difficiles combinent systématiquement socialisation et apprentissage¹. » a écrit Olivier Vors.

Je partage complètement cette analyse. Soit lors de mes premières années comme jeune professeur, soit aujourd'hui à Colombes dans un établissement ZEP – dans lequel les professeurs recherchent constamment des solutions pour réussir à donner un sens à leur enseignement –, je me suis toujours orienté vers une recherche de socialisation de mes élèves avec la volonté de leur donner ou de leur proposer un apprentissage cohérent et

.....
1. Olivier Vors est maître de conférences à l'UFR STAPS de l'Université de Lille 2, responsable du Master MEEF, jury de concours et membre du groupe ressource AEEPS « Analyse des pratiques ».

motivant. Trouver des moyens pour rendre utile l'école, pour donner à chaque fille et à chaque garçon la possibilité d'apprendre quelque chose.

CRÉER UN CLIMAT D'APPRENTISSAGE

Trop souvent l'école est critiquée. Il faut être dans le collège pour vivre l'investissement que tous les membres de l'équipe éducative déploient comme énergie et comme pédagogie pour permettre à ceux qui réussissent d'avancer et d'aller au lycée avec un solide bagage pour y réussir ; mais aussi pour permettre à tous ceux qui sont dans « l'échec scolaire » de connaître aussi des satisfactions et de trouver des compétences différentes, pour être valorisés.

L'EPS est la discipline qui peut leur donner ces satisfactions et ces espoirs, parce que nous nous adressons à l'individu et non pas seulement à ses connaissances et à ses apprentissages intellectuels. L'EPS et ses enseignants sont souvent plébiscités par les enfants pour être une discipline où ils aiment se rendre et ils trouvent des professeurs « différents ». Et pourtant les exigences sont les mêmes voire plus grandes pour assurer la sécurité

de chaque élève.

Par empathie, je n'interviens pas toujours sur les décrochages que j'estime mineurs. Avec mon expérience, aujourd'hui je sais que je dois par moment apprendre à être sourd et faire croire que je n'ai pas vu ou entendu un mot, un regard ou une embrouille qui ne remettent pas en cause le climat de travail, dans la mesure où ils restent sans dangerosité physique et ne génèrent pas des conflits entre élèves.

Si je ne tolérais pas ces écarts mineurs, je ne pourrais pas enseigner avec efficacité pour tous. Je le fais pour mieux avancer et obtenir un triple bien-être : 1. pour moi, sinon je devrais changer de métier car il faudrait y passer 70 % de mon temps, et ce n'est pas ma passion ; 2. pour les élèves, parce que je les connais et sais qu'ils ont besoin de ça de temps en temps pour revenir d'eux-mêmes au travail ; 3. pour le climat de la classe et ne pas créer une focalisation sur les déviances et les sanctions.

Ce climat d'apprentissage est un de mes objectifs. Il me paraît essentiel de bien réussir la première séance avec ces élèves, de bien cadrer les choses et

de préciser les règles de fonctionnement. Chaque début d'année, je préfère perdre du temps pour expliquer les objectifs, les prises de parole, le respect des uns et des autres ainsi que du matériel.

Perdre du temps lors des deux premières semaines, c'est en gagner pour toute l'année. Par exemple, quand on est prof dans des classes difficiles, l'usage de la sanction et du respect questionne toujours. Je m'interrogeais beaucoup sur mes propres pratiques, cherchant une solution. J'ai pu observer que certains enseignants réussissaient à se faire respecter sans pour autant avoir un recours systématique à la sanction ou aux punitions. Je me suis interrogé. Cela fait réfléchir et cela montre que l'on peut y arriver. On peut arriver à faire cours même avec une classe difficile sans lâcher sur les apprentissages.

UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DE L'ENFANT

Grâce à mon métier d'éducateur de football, j'ai une meilleure connaissance de l'enfant et de ses phases de croissance ainsi que de son évolution psychologique. Formateur dans les stages pour de futurs éducateurs au sein de la FFF ou de la Ligue

de Paris ou du District 92 de football, j'ai pu avoir de longues discussions avec des collègues spécialistes de la gestion des conflits ou sur les crises de la préadolescence.

La relation avec les élèves est franche et je ne fais pas de cadeau, je suis exigeant, encore plus avec ceux qui ont le plus de potentiel. Dans le parcours de formation de la Section Sportive, je mets en garde mes joueurs contre les « parasites », contre tout ce qui peut bloquer une carrière ou créer des zones de turbulences.

L'évolution du métier est indéniable. Le milieu dans lequel vous exercez joue un rôle très important aussi et pour le même métier, les tâches sont fort différentes selon que vous êtes en milieu dit « favorisé » ou avec des classes « difficiles ». Je ne dis surtout pas que l'un est mieux que l'autre. Il ne faut pas les comparer, ce sont presque deux métiers différents.

La société a évolué également. Hier le danger était la télévision, aujourd'hui c'est plus le téléphone portable et les jeux vidéo. La relation avec les parents a également changé. La toute-puissance du

professeur s'est effacée au profit du questionnement, de l'interrogation. Mais heureusement les parents soutiennent très souvent les professeurs mais surtout pas les yeux fermés, et c'est une bonne chose.

Aujourd'hui les enfants peuvent avoir accès aux savoirs par Internet. Notre mission est aussi de leur faire comprendre que tout ce qui est sur la toile n'est pas exact et qu'il faut s'en méfier. Internet est quand même un outil précieux pour l'apport de connaissances ou l'accès facilité à des films ou encore à des exploits ou à des analyses de mouvement ou au décortilage d'une action en natation, en gymnastique, en athlétisme ou dans les sports collectifs. Il serait dommage de s'en priver. Je l'utilise parfois dans mes séances.

Dans ma fonction d'enseignant j'essaie, année après année, de ne pas trop reprendre des éléments déjà exploités sauf si cela est un gage de bon développement des apprentissages et permet à l'enfant de mieux appréhender une activité.

Je ne suis pas au top partout et j'ai besoin d'apprendre moi aussi. C'est pourquoi il m'arrive

souvent d'insister pour faire du questionnement à l'élève, un outil pédagogique. Ainsi sont valorisées des idées et l'acquisition issue du partage de mots plus adaptés venant de l'apprenant.

La pédagogie interactive permet de donner de la vie à mes cours et donne aux enfants la chance d'alterner la réflexion dans le travail et de jouer. Oui de faire des jeux, du jeu aussi et, sans ce côté ludique, l'EPS serait aussi ennuyeuse qu'une autre discipline. Mais le jeu a ses règles et il faut les respecter. Les enfants adorent arbitrer, être juges, chronomètres ou caméramen. J'essaie de tirer le meilleur parti de tous ces éléments. Le jeune qui arbitre est juste et autant respecté que l'enseignant-arbitre. Il est expliqué que c'est une démarche d'apprentissage et qu'il peut se tromper, qu'il faut de la tolérance qui est une valeur essentielle.

AVOIR UN PROJET COMMUN DANS L'ÉTABLISSEMENT

Il y a une vingtaine d'années, je me suis aperçu de deux points fondamentaux. Le premier consistait à organiser mes préparations de cours en pensant « pourvu que ça marche » et « qu'ils aiment ». Puis

J'ai découvert l'importance du relationnel.

Mes années à encadrer des séjours de vacances ou des stages sportifs m'ont été des repères très importants. À partir de ces expériences, j'ai toujours recherché la motivation de mes élèves, leur envie d'adhérer et de coopérer. La didactique est un tout. Décortiquer les « savoirs » attendus et échanger avec les collègues pour bâtir un projet commun de fonctionnement permet de monter le projet EPS. Dans chaque établissement, il doit exister. Il doit évoluer et vivre. Les diagnostics réalisés régulièrement permettent de le réajuster et d'éliminer certaines données devenues inutiles pour faire émerger de nouvelles pratiques et de nouveaux programmes.

Tous nos choix sont conditionnés par les installations dont nous disposons et nous ne pouvons pas tout faire ni tout bien faire. Mais ce que nous faisons doit être performant et donner de nouvelles compétences aux enfants, leur permettre aussi de réfléchir et de s'interroger. Donner des repères, fixer les limites, c'est aussi rassurer et encadrer

positivement les enfants, nous ne devons pas l'oublier. Jean Luc Ubaldi², collègue EPS, a écrit : « En ZEP, on est toujours confronté aux valeurs. Ce que j'enseigne a-t-il de la valeur pour l'élève ? Est-ce que cet enseignement construit des citoyens ? »

UN MÉTIER DE CHERCHEUR

Je me retrouve pleinement dans cette réflexion puisque j'ai toujours milité pour faire des choses qui marchent. La faisabilité, c'est quand cela se passe bien, quand cela tourne. Ce que je fais doit être cohérent, c'est à dire en relation avec des contenus fondamentaux. Et plus c'est cohérent, mieux cela marche. Si je suis fatigué, si j'ai moins réfléchi à mes travaux, je sais que je peux être affaibli. Or un enseignant affaibli est une cible pour les élèves. Il faut être fort, cohérent et savoir anticiper, savoir appréhender ce qui peut ne pas marcher.

Nous avons la chance de pouvoir disposer de formation continue, c'est indispensable, pour se former, pour apprendre de nouvelles activités à enseigner. J'ai découvert l'accrospot, le badminton

2. Jean Luc Ubaldi (IUFM de Lyon) est l'auteur-animateur des dossiers n° 40 et 64 de la revue *EPS*.

ou la boxe pour lesquels je n'avais aucune formation avant. Ces plans de formation et d'échanges sont des moments riches pour permettre aux enseignants de rester des chercheurs et savoir qu'il faut toujours faire plus.

Mon métier est passionnant et le turn-over des mutations fait que, en poste depuis maintenant 26 ans dans le même établissement, j'ai vu de nombreux collègues passer. Je garde toujours de chacun un petit quelque chose qui me permet d'évoluer, de gagner en pédagogie ou en relationnel avec les enfants ou même avec les collègues. Ce métier est celui d'un éducateur qui, au contact de ses élèves, les aide humblement à grandir et à devenir de futurs adultes. Retrouver, après des années, d'anciens élèves et les entendre nous raconter ce que nous avons pu leur apporter est un enrichissement et une grande satisfaction pour notre action.

*

L'EPS est une discipline indispensable à l'école et elle doit bénéficier de conditions correctes pour vivre sereinement et assurer la sécurité des pratiquants. Les enseignants s'investissent pleinement dans la vie des établissements scolaires, le conseil d'administration, le conseil de discipline, l'associa-

tion sportive...

Les enseignants d'EPS doivent être des chercheurs pour progresser, pour eux et pour les classes qu'ils encadrent. L'Éducation nationale doit se soucier des conditions de pratique de cette discipline et lui donner plus de moyens pour développer l'élan citoyen et sportif de notre pays. Nous formons la jeunesse, les hommes et les femmes de demain.



LA DÉCISION DE L'ARBITRE

Par Bruno Sautereau

Bruno Sautereau, prêtre du diocèse de Meaux, est membre de l'équipe Mission de France de Bussy Saint-Georges dans ce même diocèse. Sportif accompli, il a surtout pratiqué la course à pied, puis s'est orienté vers l'arbitrage de matchs de football. Aujourd'hui, il est délégué de la Fédération Française et supervise les jeunes arbitres.

Le football est considéré comme le sport le plus populaire sur la planète.

Prêtre depuis 1990 et arrivé à Noisiel, j'ai cherché à rejoindre un club avec la difficulté des entraînements. Finalement, j'ai rejoint un club d'athlétisme auquel j'ai été fidèle durant 13 ans. J'ai parcouru des entraînements jusqu'à 100 km par semaine. Ce furent des années riches en performances : les cross d'hiver, les championnats départementaux et régionaux, les semi-marathons (record : 1h 11) et les marathons au nombre de deux par an (record : 2h 35 soit 17 km/h) et même des 100 km (record : 7h 50). Que du bonheur ! J'étais dans un sport dit individuel qui, paradoxalement, organise des courses en équipe. Il y a toujours quelqu'un de ton club qui t'aide à tenir le rythme ou alors tu

emmènes quelqu'un vers un record, un dépassement de soi.

Aujourd'hui cela s'est calmé, mais j'ai toujours en moi la volonté et le mental de l'effort, dans la durée et la longueur. Je comprends aujourd'hui l'engouement énorme pour la course à pied. Elle relève d'une envie de dépassement, d'entretien de son corps et cela concerne toutes les classes sociales de notre pays. Lors des Jeux olympiques à Rio, j'essaierai de suivre les épreuves d'athlétisme qui, je l'espère, ne seront pas entachées par le dopage. Elle court, elle court la banlieue !

L'ARBITRAGE

Paradoxalement, j'ai rejoint un club de foot en 1991 par le biais de l'arbitrage. Un ami m'avait proposé de devenir arbitre, ce que je n'avais vraiment pas envisagé. Pourquoi pas ? Formation de quatre mois au district de Seine-et-Marne et me voilà lancé dans le grand bain. Cela durera 21 ans... Niveau départemental et niveau régional.

Me voilà parti chaque dimanche après-midi à partir de 13h 15 vers les chemins du stade. Je n'ai ja-

mais choisi un match : c'est la Fédération Française de Football qui nomme l'arbitre sur un match. J'ai arbitré des matchs senior au plus haut niveau départemental et même régional.

Sur le terrain, je ne suis pas seul à arbitrer : il y a l'arbitre central qui court sur le terrain, aidé de deux arbitres assistants – eux aussi désignés pour arbitrer –, cela s'appelle un trio. J'ai été également arbitre de touche et cela n'était jamais facile. Tu lèves ton drapeau, mais pas n'importe comment : au moins pour les touches, les corners, les sorties de but et les hors-jeu ! Le public derrière toi voit toujours mieux que toi ! Les noms d'oiseaux sont légions et les insultes nombreuses. Quand tu fais une erreur, ce qui arrive, on ne te rate pas.

Au milieu du terrain, ce que je préférais, il faut rester autant que possible à moins de 15 m du ballon ; autant dire que tu parcoures près de 9 à 10 km par match. C'est plus que les joueurs. Tu dois prendre les décisions (sans la télé) et cela à l'instant (mieux vaut avoir un bon jugement). Le pire ou du moins le plus difficile est d'appliquer les sanctions : cartons jaunes (avertissements) et cartons rouges (expulsions). En général, cela ne se passe pas trop

mal sauf parfois lorsque le joueur t'en veut à mort et t'attend à la sortie pour te rappeler que tu vas mourir !

Nous sommes dans un monde où il y a des lois et des règlements et dès qu'il s'agit de loisir et d'un vivre-ensemble, les joueurs ne supportent plus d'avoir encore des lois et des règlements ! « Je suis venu pour m'amuser et jouer. J'ai pas envie d'être encore embêté (poli) par vous et vos règlements. » C'est le règne de l'individualisme à outrance où la loi est définie par moi et les commentaires après-match vont bon train à propos de telle ou telle décision : un sentiment très français. Ce qu'on appelle le fair-play ou équité est le fruit d'un travail long et laborieux qui n'est pas dans la culture française. Alors être arbitre... était pour moi passionnant !

LE MATCH, REFLET DES PASSIONS

Vive le sport ! Mais c'est comme cela que tu es considéré comme un arbitre compétent : tu n'as pas eu peur et en plus tu reviendras arbitrer la semaine suivante ailleurs.

Les anecdotes ne manquent pas.

Match au bout de la nuit suite à des prolongations

où tout le monde est heureux sauf le perdant !

Match où l'arbitre est le seul blanc et tous les joueurs et le public sont « black ». J'ai dû siffler un penalty aux 5 minutes contre l'équipe locale en expulsant le gardien de but ! Le match fut long, très long !

Match où tu arbitres le Portugal contre une équipe de banlieue uniquement constituée d'autres migrants. Nos amis lusitaniens n'aiment pas perdre et les arbitres sont toujours responsables de la défaite.

Match de finale où des joueurs d'origine musulmane ont refusé, à l'entrée du terrain, d'ôter les bas noirs et les gants noirs masquant leur peau alors que l'obligation est de jouer en short ! 20 minutes de retard avec une tribune pleine de 700 personnes !

Match dit sensible, c'est-à-dire avec les représentants de la Police nationale et leurs chiens pour dissuader les violents qui voudraient en découdre. Oui, le sport rejoint les passions de quartier ou de territoire. Mais en général cela se passe bien :

« Vous jouez au foot, et nous les arbitres, vous nous laissez arbitrer sinon, jaune et rouge. »

Match dit de bas de classement où la survie d'une des deux équipes est en jeu. Alors, même si tu fais un bon match, tu seras considéré comme le pire des salauds quoiqu'il arrive alors qu'ils auraient réglé leur situation au classement bien avant. Je vous l'ai dit : on ne choisit ses matchs !

Match des U19, catégorie des jeunes âgés de 19 ans qui se considèrent comme les rois de la terre et qui ont toujours raison. Ce sont les matchs les plus délicats pour des jeunes qui ont un super-ego !

Match la plupart du temps, où tu arrives pour jouer au foot tout simplement.

Puis un jour de mars, il y a trois ans, j'ai été fatigué. J'ai dit à mon pote arbitre : « Tu vois, je crois que le moment de passer à autre chose est arrivé. » Pas encore trop vieux, mais assez pour laisser la place aux jeunes !

ÉTEINDRE LE FEU

Moins d'un mois après ma démission, la fédération

m'a rattrapé pour me demander de devenir Délégué officiel de foot, une sorte de commissaire de police qui veille au bon déroulement d'un match : avant, pendant et après et cela, avec tous les intervenants (arbitres, joueurs ou joueuses, dirigeants, présidents de club, police...). On a demandé au soldat Sautereau d'œuvrer au salut du foot de banlieue.

Quand vous regardez un match de foot télévisé, vous avez un " type " qui est assis près du terrain entre les bancs des deux équipes. En général, c'est un rôle-bidon car il faut jouer le pompier pour éteindre le feu qui prend entre l'entraîneur mécontent et les joueurs critiquant les arbitres. On appelle cela la médiation, la pédagogie, la diplomatie, la fermeté. Il faut fournir des rapports de vérité sur des faits de match et de tricherie qui doivent être prouvés.

La fédération m'envoie sur des matchs du dimanche après-midi pour des délégations loin d'être calmes. Mais il est intéressant de découvrir la passion, la gentillesse, la volonté, le sens du bénévolat et l'abnégation des dirigeants dans les postes d'encadrement qui permettent aux gens de se retrouver.

La prévention est maître de toutes les violences et de toutes les menaces. Tout commence par un mot, tout se termine par des gestes injurieux ou grossiers et parfois des coups ! Tous les mercredis après-midi, j'œuvre auprès de l'équipe C des U11 de Bussy. Ils n'ont jamais rien gagné mais ils sont heureux de jouer ! Je ne manquerais ce moment pour rien au monde.

*

Le foot des banlieues reste un lieu privilégié de rencontres humaines fortes, vraies et authentiques. La moyenne d'âge est chez les seniors, de 25 ans ; un vrai bain de jeunesse !

Alors tant que la passion sera là, j'espère donner un coup de main pour l'Euro de foot ! C'est une chance pour notre pays d'accueillir des cultures différentes. S'il vous plaît, ne voyez pas que des gars courant après un ballon. Écoutez la passion, la joie et le bonheur d'un sport. Le plus populaire au monde.

Seigneur, tout à l'heure, c'est le match !

Mon sac est prêt.

Dans la voiture en allant au stade, je me redis qu'il y aura du monde, mais aussi un gagnant et un perdant.

Le terrain est là, déjà les joueurs s'échauffent et la tribune se remplit.

Tirage au sort, choix du camp, sourires, coup d'envoi, c'est parti !

But marqué : joie pour les uns, tristesse pour les autres.

But refusé, but raté, rancune, colère, tacle appuyé, geste déplacé, injures,

carton jaune, attention ! Carton rouge, on n'avait pas le droit ! Qu'importe, la partie dure 90 minutes !

Poignée de main du perdant, récompense, respect, estime, merci Seigneur,

pour cet après-midi passé où passion, sport, amitié peuvent se rejoindre.

Merci pour les rencontres humaines que tu aimais tant et qui sont les nôtres.

Merci pour le don de la patience, de l'amitié et du partage donnés par un ballon.

Bruno Sautereau, a écrit cette prière en 1998 lors de la coupe du monde de foot à Saint-Denis(93). Bruno vient de publier à la demande des éditions Bayard une « petite spiritualité du foot », dans laquelle vous pourrez retrouver cette prière.



LE SPORT AU-DELÀ DES FRONTIÈRES.

Par Narcisse Olimbi

Narcisse Olimbi, prêtre de l'archidiocèse de Bangui (République Centrafricaine) depuis 2012, est membre de l'équipe des formateurs du petit séminaire de Sibut situé à 185 km au nord-Est de Bangui. Cet excellent footballeur est supporteur de l'Olympique de Marseille.

LE SPORT, UNE GRANDE FAMILLE MONDIALE

Le sport est de nos jours très médiatisé et il n'échappe pas au phénomène de la globalisation. Les violences dans les stades, les actes de hooliganisme, les écarts de comportement des « stars » qui ne sont pas toujours exemptes de tout reproche tendent à ternir l'image du sport. A cela il faut ajouter les scandales des paris et matchs truqués, le récent scandale à la tête de la Fédération internationale de football ou des rencontres arrangées dans le monde du tennis qui ont jeté un discrédit sur le sport en général. Cela a eu pour conséquence le retrait de beaucoup de sponsors qui craignaient pour leur image. Mais malgré tous ces scandales et violences, le sport reste encore un facteur d'unité, de rassemblement et développe

l'idée d'appartenance à une communauté mondiale de sportifs et fanatiques. On se sent, malgré son éloignement géographique, appartenir à une famille très élargie de gens réunis par le sport.

■ UN SYMBOLE DE PORTÉE HISTORIQUE

Éliminatoire de la coupe d'Afrique des Nations au Gabon en 2017, nous jouons à Bangui la 75^{ème} minute du match opposant le Centrafrique à Madagascar. Un évènement va se produire. Le Centrafrique va marquer le second but du match par l'intermédiaire de Moussa Limane, avant-centre centrafricain de religion musulmane. Aussitôt le but marqué, celui-ci embrasse fièrement le drapeau du pays et fait un signe au public, majoritairement chrétien, pour dire que nous sommes tous un. Ce fut un symbole d'une portée historique dans un pays ravagé par trois ans de conflits interreligieux. Les scènes de liesse populaire montraient à quel point le football était devenu ce jour, un facteur de rassemblement.

Tout le monde chantait, dansait et s'embrassait sans distinction de religion ou d'ethnie. On a le sentiment d'appartenir à un même peuple. C'est la magie du sport, capable de réconcilier des peuples

divisés et de donner la joie à ceux qui souffrent.

D'ailleurs, dans le cadre de la réconciliation entre des communautés opposées en Centrafrique, diverses rencontres sportives ont été organisées. Cela a permis aux membres d'une communauté de faire le pas et d'aller dans l'autre camp pour rencontrer ceux qu'on considère comme des ennemis. Cela a permis à nouveau de fréquenter des quartiers considérés jusque-là comme étant trop dangereux. Le sport a permis de faire baisser la tension et d'amorcer le dialogue.

■ UNE AUTRE DIMENSION DE LA MONDIALISATION

Avec le sport, on a l'impression de vivre une autre dimension de la mondialisation. En effet, il n'est pas rare de voir un Africain ou un Asiatique se dire Catalan ou Marseillais parce qu'il est fan du FC Barcelone ou de l'Olympique de Marseille. Il se sent appartenir à la grande famille mondiale de ceux qui supportent ces clubs. Des milliers de maillots de grands clubs sont vendus un peu partout sur la planète. Ces maillots sont portés fièrement par les fanatiques qui montrent par là leur appartenance

à la grande famille mondiale de tel ou tel club. Le simple fait de porter ce maillot le rapproche d'un inconnu qui porte le même maillot que lui car tous deux se sentent membres d'une même famille sportive.

La visite en août 2015 du stade Nou Camp de Barcelone a été un moment d'unité entre les peuples par l'intermédiaire du sport. En effet ce jour là malgré la pluie, ce furent des centaines de personnes venues de différents points du globe, parlant différentes langues qui se sont retrouvées, unies par une même attraction : le football. Des amitiés se sont créées et des liens se sont noués entre des gens qui ne se connaissaient pas et que l'amour d'une même passion a unis. Oui, le sport a un pouvoir exceptionnel d'unité, de réconciliation et de communion entre les peuples.

Oui, nous ne sommes plus Européens, Africains, Asiatiques mais désormais, grâce au sport, on est Barcelonais, Marseillais, Milanais... Certains, pour vraiment marquer leur appartenance à une famille sportive, vont même donner à leurs enfants les noms des idoles de leurs clubs respectifs. De nos jours, la médiatisation des événements sportifs

a fait naître la conscience d'appartenance à une famille, à une communauté mondiale de sportifs unis par une même passion. Le sport n'a plus de frontière. On a parfois l'impression que c'est toute la planète qui s'arrête le temps d'un match de football, de basket, de hockey sur glace... Certains passent des nuits blanches pour suivre une rencontre et être ainsi en communion avec ceux qui, de par le monde entier, partagent la même passion qu'eux. Les réseaux sociaux ouvrent aussi des espaces de discussion et de débat souvent très animés entre les supporters. Le sentiment d'appartenance à une communauté mondiale de sport se manifeste aussi par la mobilité des sportifs sur la planète.

Il n'est pas rare de voir un Africain jouer en Chine ou en Thaïlande et même en Amérique du Sud, des Américains ou des Européens jouer dans les pays du Golfe. Le sportif se sent chez lui partout sur la planète. Ainsi les fanatiques se sentent concernés par les événements sportifs se déroulant partout. Le sport n'a plus de limites et il crée un sentiment d'un peuple unique et uni par une seule et même passion.



LE SPORT, UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE

Par Samuel Vergès

Samuel Vergès, est marié avec Sylvie. Ils ont 2 enfants. Il est membre d'une équipe Mission de France à Grenoble, sportif, montagnard, chercheur en physiologie de l'exercice.

Lorsqu'il m'a été demandé d'écrire pour la LAC sur le sport, j'ai été presque gêné d'aborder cette thématique et cet aspect de ma vie que je considère comme une grande chance, presque un luxe, à savoir, avoir le temps et l'énergie pour pratiquer divers sports depuis mon plus jeune âge. Hormis les enfants dans leur insouciance, il y a bien des lieux en France et à travers le monde où hommes et femmes ont des vies difficiles au point que faire du sport peut y apparaître comme une activité bien dérisoire et souvent hors propos.

■ PRENDRE SOIN DE LA CRÉATION

Et pourtant, en tant qu'êtres bien incarnés, nous avons été dotés d'un corps qui constitue une composante essentielle de notre humanité. Nos

ancêtres en usaient largement pour poursuivre et tenter d'attraper le steak sur pattes bien vivant qu'ils devaient ramener dans leur caverne pour nourrir leur famille. À notre époque, les steaks nous attendent paisiblement au rayon frais de l'épicerie au point que notre corps d'humain fait pour courir, grimper, porter, est sous-utilisé, en particulier dans nos sociétés occidentales. Et ceci n'est pas sans les conséquences particulièrement sérieuses que sont les épidémies d'obésité, de maladies cardiovasculaires et métaboliques qui gagnent du terrain et représentent un enjeu de santé majeur pour l'avenir. Ainsi, alors que les ascenseurs, voitures et autres fauteuils de bureau nous font bouger de moins en moins, pratiquer une activité physique contribue à prendre soin de ce corps dont nous avons été dotés, et ainsi en quelque sorte, à prendre soin de la Création.

LE SPORT, UN EXERCICE SPIRITUEL ?

La pratique sportive est une occasion pour moi d'admirer cette Création qui nous a fait de chair. Les capacités à courir, grimper, sauter, nager, etc. dont l'homme est doté sont remarquables. Du point de vue biologique par exemple, un des concepts

clefs des adaptations à l'exercice physique est le principe de « surcompensation ». En quelques mots, lorsque notre corps, suite à un effort physique, a épuisé ses stocks d'énergie, ou encore a légèrement endommagé ses fibres musculaires (courbatures...), il compensera ces perturbations induites par l'effort (et responsables de la fatigue). Non seulement il restaurera son état initial mais même « surcompensera » en augmentant les stocks d'énergie disponibles et en renforçant les fibres musculaires au-delà de leur état initial avant l'effort. Notre corps gardera ainsi pour un temps la marque de l'effort réalisé en étant renforcé, riche de l'expérience de cet effort réalisé. C'est bien sûr le principe sous-jacent à l'entraînement sportif mais c'est aussi, il me semble, une belle illustration biologique de la force de notre condition humaine qui est de pouvoir s'enrichir des expériences, de grandir à tout âge et sur tous les plans par l'exercice, physique comme spirituel. L'entraînement sportif est une ascèse, un travail sur soi, une recherche de progrès, de perfection, à l'image de la prière, de la méditation dans notre quête spirituelle. L'apparente répétition a pour objectif d'arriver à l'automatisation pour permettre la liberté de la découverte, de la création, de la rencontre.

« Tous les athlètes s'imposent toutes sortes de privations, et ils le font pour obtenir une couronne qui va se détruire ; mais nous, c'est pour une couronne indestructible. » (1 Corinthiens 9, 25)

LE SPORT COMME EXPÉRIMENTATION DE NOS LIMITES HUMAINES

La notion de limite, à mes yeux à la fois constitutive de notre nature humaine et une richesse, est intéressante à considérer dans le domaine du sport. Lorsque l'on pratique un sport à n'importe quel niveau, on se retrouve vite à « atteindre ses limites », « dépasser ses limites » ou « repousser ses limites ». L'effort physique trop intense, épuisant, peut dans certains cas induire des dommages conséquents à l'organisme. On a alors dépassé les limites de notre organisme. Les efforts sportifs non adaptés conduisant certains à de graves blessures, à la fatigue chronique ou à l'addiction, illustrent comment nous pouvons tenter de nier, refuser nos limites humaines. La frustration causée par l'atteinte de ces limites peut conduire à des comportements déviants. La tricherie, le dopage font les gros titres des pages sportives des journaux et illustrent dans le domaine du sport tout ce qui peut pousser

l'homme à ne pas se respecter et à ne pas respecter l'autre. Le sport est ainsi l'occasion de se reconnaître un être limité, limité par rapport à celui qui a plus de capacités que nous, limité par notre nature humaine qui ne fait pas de nous des dieux des stades. Dès les premiers signes du vieillissement, elle nous rappelle que nos performances terrestres sont bel et bien appelées à avoir une fin. Le sport peut alors devenir un lieu de combat éthique et spirituel. Il s'agit d'identifier, de connaître ses propres limites, pour mieux les apprivoiser, éventuellement les transcender. Se connaître pour donner le meilleur de soi-même, c'est tout un programme dans le sport mais finalement un enjeu pour l'ensemble de notre vie. Le chemin ne peut être qu'individualisé, à l'écoute de son corps, de ses sens, pour espérer le dépassement de soi, la découverte d'un au-delà de soi.

QUÊTE SPORTIVE, QUÊTE DE SENS

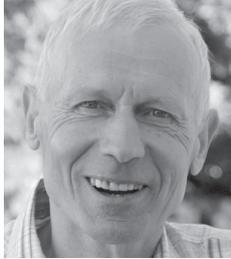
La notion de risque est également souvent centrale dans le domaine sportif. L'alpinisme, le trail (course à pied en montagne souvent de longue distance) ou encore le base jump (saut de falaise avec un parapente) sont autant d'exemples de pratiques qui

engagent le corps avec des risques plus ou moins importants de l'endommager, voire de l'anéantir. Les pratiques sportives à risque sont bien sûr nombreuses, mais faire du sport quel qu'il soit, c'est aussi se risquer à atteindre ses limites comme évoqué précédemment. C'est se risquer à la comparaison avec les autres, se risquer à se donner un objectif et éventuellement à ne pas l'atteindre. Voici des questions que l'on me pose (et que je me pose) régulièrement : « Pourquoi risquer de gravir ce sommet ? Pourquoi se lancer dans un ultratrail de plus de 100 km et de plusieurs milliers de mètres de dénivelé ? » Se donner un objectif sportif, c'est risquer la déception, mais aussi espérer la réalisation d'un projet, la découverte de nouveaux horizons. Il y a une véritable quête sous-jacente (certains parlent de quête spiritrail par exemple), une recherche de sens associée à ces pratiques qui peuvent aller jusqu'à la prise de risques. L'enjeu est sans doute que cette quête ne soit pas désespérée mais réellement nourrissante, admise comme forcément incomplète, à l'image de notre nature humaine.

La compétition sportive est également une situation qui peut sembler difficilement conciliable avec

les valeurs chrétiennes, en nous invitant à être meilleur que l'autre, à être devant l'autre. Mais il faut aussi reconnaître à la compétition sa formidable capacité à mobiliser les énergies de l'individu ou du groupe (cf. les sports d'équipe). Dans le domaine scientifique et mon métier de chercheur, la compétition est réelle et constitue un véritable moteur pour le progrès de la connaissance, malgré les dérives potentiellement associées. La compétition si elle nécessite un discernement éthique, est pour moi un outil au service du rêve, du progrès, de la création. « Ne savez-vous pas que les concurrents dans le stade courent tous, mais qu'un seul remporte le prix ? Courez de manière à le remporter. » (*1 Corinthiens 9, 24*)

Ainsi, si on parle souvent du sport comme d'une école de la vie, sans doute peut-on y voir aussi une véritable expérience spirituelle. En engageant notre corps et finalement tout notre être dans une pratique sportive, c'est à une véritable expérimentation de notre condition humaine que nous sommes invités, expérimentation qui pour ma part n'est pas sans résonances spirituelles.



DE L'ÂME DU SPORT AU SPORT DE L'ÂME

Par René Pichon

René Pichon est curé-doyen de l'agglomération de Chambéry. C'est un ancien champion régional de 5 000 m, de 10 000 m et de cross-country.

Son dernier livre s'intitule : *L'âme du sport et le sport de l'âme – Sport et spiritualité* (La Bruyère éd., 2015).

■ I – LE SPORT A-T-IL ENCORE UNE ÂME ?

Le sport est devenu un véritable phénomène de société et un signe des temps modernes : chaque jour, des milliers, des millions d'enfants, de jeunes, d'adultes et même de personnes très âgées se livrent à la pratique d'un sport partout dans le monde. Si pour quelques professionnels, c'est maintenant un métier très rémunérateur avec des salaires exorbitants et même scandaleux, il reste pour tous les autres, de plus en plus nombreux, l'effort physique gratuit, l'effort physique pour lui-même, pour rien d'autre que le bien-être qu'il procure aussi bien au corps qu'à l'âme.

Ayant pratiqué depuis tout jeune la course à pied à un bon niveau national, c'est cette répercussion du sport sur notre âme, sur notre vie intérieure, qui

m'a toujours intéressé bien plus que les résultats chronométrés et chiffrés. C'est pour moi là, le sens véritable du sport : il est autant un exercice spirituel qu'un exercice physique¹.

Pourtant, quand je vois l'évolution du sport de haut-niveau actuellement, je me dis qu'il est en train de perdre son âme, qu'il n'est plus l'effort physique gratuit qui élève notre âme, mais un spectacle où seule compte la performance obtenue par tous les moyens possibles, y compris les plus illicites : dopage, tricheries de toutes sortes, corruption au plus haut niveau des instances fédérales, matchs achetés ou truqués, domination absolue de l'argent-roi qui impose sa loi, chauvinisme exacerbé, déchaînement des passions et parfois de la violence sauvage sur le terrain de jeu ou parmi les supporters qu'on n'arrive pas à canaliser, et j'en passe.

Moi qui, plus jeune, applaudissais et adorais presque les champions et les vedettes que les médias portaient aux nues, j'en suis arrivé à un point où je doute vraiment des performances réalisées et

des résultats obtenus. Je me dis même qu'il faut regarder le spectacle des grandes compétitions sportives comme on regarde un film au cinéma : on applaudit quand le spectacle est beau mais en sachant que ce n'est pas la réalité, la vérité, qu'il y a eu des montages et des trucages. Et je me rappelle alors sans cesse la parole du Christ relativisant les performances, les conquêtes, et les victoires humaines : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

L'âme du sport moderne est donc à mon avis, ailleurs que dans ce qui fait la une des journaux : elle est dans la masse sans cesse grandissante des amateurs de tous âges et de toutes conditions qui ne cherchent pas à se donner en spectacle mais à s'épanouir aussi bien physiquement que spirituellement. Ils veulent goûter les bienfaits du sport autant dans leur âme que dans leur corps, les aimer. C'est le sens du mot « amateur » : aimer le sport pour ce qu'il produit dans tout notre être et non pour les résultats et l'image de nous-mêmes qu'il nous permet de monnayer.

1. Cf. la revue *Christus*, juillet 2015.

Dans ce sens, je distingue trois grandes catégories de sport : le sport-ressourcement, le sport-dépassement, et le sport-approfondissement que j'appelle le sport de l'âme.

II – L'ÂME DU SPORT-RESSOURCEMENT

Le sport-ressourcement, c'est l'activité physique qu'on pratique pour se détendre, pour se dépenser plus ou moins intensément mais sans aucune idée de performance ou de compétition avec d'autres. C'est l'activité physique, marche, randonnée, vélo, V.T.T., natation, course à pied... qu'on pratique seul ou avec d'autres. Ce sont tous les matches de foot, de volley, de tennis et autres jeux de balle et de ballon entre amis, qui permettent de se poser, de faire le vide des soucis, d'évacuer la pression et le stress de la vie moderne, de se libérer de toutes les tensions physiques ou psychologiques. Ils permettent de se re-crée, de retrouver le souffle, le dynamisme et l'énergie, de puiser à la source de notre vitalité, bref, de « nous ressourcer » !

Peu à peu, cette dépense physique libère et aère l'esprit : on se met à avoir des idées plus claires et plus fortes, à réfléchir, à intérioriser tout ce

qu'on est en train de vivre, en un mot : on se met à « méditer », à prendre conscience de ce que l'on est en train de devenir, on se retrouve face à soi ! Le sport-ressourcement devient alors sport-méditation par lequel on refait son âme, on réactive sa vie spirituelle ! L'âme du sport-ressourcement, c'est donc la revitalisation de nous-mêmes et la méditation qui nous aide à prendre conscience de ce que nous sommes en train de devenir.

III- L'ÂME DU SPORT-DÉPASSEMENT

Le sport-dépassement, c'est le sport basé sur l'effort, le travail, l'entraînement régulier, dur et intense, pour se dépasser toujours plus, c'est-à-dire faire toujours mieux ! C'est le sport qui exige volonté, courage, persévérance, discipline de vie, confiance, foi en soi, espérance pour faire reculer le plus loin possible ses limites, pour se « transcender », aller au-delà de soi-même, viser l'excellence, la perfection, l'infini... et pour connaître, ce faisant, un grand bien-être intérieur, une intensité et une élévation intérieures, en un mot une plénitude ! Cette plénitude, les sportifs l'appellent « la sensation » ou même dans les moments les plus forts « l'état de grâce », conscients qu'ils sont que

ce qu'ils reçoivent et goûtent n'est pas seulement le fruit de leurs efforts mais un don d'en-haut, un cadeau du ciel, une grâce venant de bien plus loin que d'eux-mêmes et que chacun peut nommer avec les mots de sa foi, qu'elle soit humaine ou religieuse.

Le dépassement, maître-mot du langage sportif, n'est donc pas seulement la capacité et la force de faire reculer les limites du corps. C'est aussi la capacité et la force d'agrandir et d'élargir son âme, de lui faire ressentir cette plénitude, cette intensité de vie plus grande, et cette élévation vers le Haut, vers l'Infini, vers la Transcendance, vers le monde spirituel et pour les croyants, vers Celui qui l'habite.

Je suis persuadé que si le sport connaît aujourd'hui un tel succès, c'est d'abord, comme me l'ont dit tous ceux que j'ai rencontrés, à cause des sensations qu'il donne, à cause de ce supplément d'âme qu'il procure ! Le sens du sport n'est donc pas dans la performance qu'on fait rarement et que l'âge réduit rapidement, il n'est pas dans le spectacle que seuls quelques-uns peuvent donner, il est encore moins dans l'argent et la gloire qu'une minorité arrive à gagner, il est dans les sensations spirituelles qu'on ressent de toute notre âme quand on se dépasse.

Mais pour arriver au dépassement maximum, pour faire toujours mieux que ce qu'on a déjà fait, il ne faut pas rester seul avec soi-même, il faut se mesurer aux autres et se confronter avec ceux qui font mieux que nous. Il faut essayer de faire aussi bien sinon mieux qu'eux, autrement dit il faut « concourir », courir avec eux et contre eux, entrer en « compétition » avec eux. Il faut chercher à les suivre et même à les vaincre pour mieux nous vaincre nous-mêmes, chercher à les dépasser pour mieux nous dépasser nous-mêmes. Tous les sportifs le savent : c'est dans les grandes compétitions qu'on se surpasse le plus !

• La compétition

Mais la compétition ne nous fait-elle pas perdre notre âme ? N'est-elle pas, en tout cas, contraire à l'esprit fraternel et à plus forte raison à l'esprit évangélique ? C'est la question qui m'a toujours travaillé. Peut-on aimer les autres en cherchant à les battre ? En effet, la loi de la compétition, ce n'est pas la loi de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres », mais plutôt la loi du combat : « Battez-vous les uns les autres ! » Et plus le combat est serré et intense, plus la compétition est intéressante, plus elle permet le dépassement maximum !

Désireux d'être fidèle autant à l'Évangile qu'à la loi du sport de compétition, j'ai vécu douloureusement ce match, cette tension, entre ces deux styles opposés de rapport aux autres jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il y a deux manières d'aimer. On peut aimer en partageant, en aidant, en soutenant, en servant, en donnant, en faisant des cadeaux : l'autre qu'on aime est alors un partenaire. Mais on peut aussi aimer l'autre en luttant contre lui, en ne lui faisant pas de cadeaux, en le poussant à se dépasser, à aller plus loin. On aime alors d'un amour exigeant, et celui qu'on aime ainsi n'est plus un partenaire mais un « adversaire », quelqu'un qu'on pousse à aller au-delà de lui-même et qui nous pousse à aller au-delà de nous-mêmes.

L'adversaire n'est donc pas l'ennemi qu'on cherche à abattre et qui cherche à nous abattre, et la compétition n'est pas la guerre qui détruit mais l'émulation qui construit et fait progresser tout le monde. Évidemment pour arriver à aimer de la sorte un adversaire qu'on cherche à battre pour son bien et non à abattre en lui faisant du mal, et qui cherche lui-même à nous battre pour notre bien et non à nous abattre, il faut cultiver en nous tout un état d'esprit, une vision positive, bienveillante, et valo-

risante de cet adversaire. Sans cesse nous devons nous purifier de tous nos sentiments de mépris, de haine, de vengeance, de jalousie, nous libérer aussi de notre volonté de puissance et de domination. L'amour de l'adversaire exige et favorise ce supplément d'âme.

• L'ambition

Autre grande question posée par la compétition : le désir de gagner, d'être le premier, d'être devant les autres, en un mot l'ambition. N'est-ce pas de l'orgueil et n'est-ce pas contraire à l'esprit de l'Évangile qui nous répète : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers ! » J'ai toujours aussi été très travaillé par cette question, jusqu'au jour où j'ai pris conscience qu'il y a deux manières d'être le premier : on peut chercher à être le premier au-dessus des autres en se croyant supérieur à eux et en cherchant à les dominer, voire à les écraser : c'est alors de l'orgueil malsain ! Mais on peut aussi chercher à être le premier devant les autres, à être le leader, le guide, le premier de cordée, celui qui ouvre la voie aux autres, celui qui montre qu'on peut aller plus loin, plus haut, plus vite. On est alors la locomotive qui entraîne tout le monde même les derniers en avant. Cette volonté

d'être le premier devant les autres, c'est la bonne ambition, la volonté de donner le meilleur de soi pour le bien de tous.

L'âme du sport-dépassement est dans toutes ces valeurs qu'il exige : la volonté, le courage, la persévérance, l'endurance, la confiance en soi, l'espérance... Elle est dans les valeurs que la compétition apprend : la combativité, l'amour de l'adversaire, l'ambition d'entraîner les autres vers le haut, l'humilité face à nos limites... Elle est surtout dans les sensations d'intensité, d'élévation et de plénitude que le dépassement de soi fait goûter !

IV – LE SPORT-APPROFONDISSEMENT : LE SPORT DE L'ÂME !

Puisque le sport est un exercice spirituel autant qu'un exercice physique, puisqu'il développe l'âme autant que le corps, il devient logique et naturel de prolonger et d'approfondir la pratique sportive par une pratique spirituelle plus explicite qu'on pourrait appeler « le sport de l'âme » !

Le sport de l'âme, c'est la transposition dans la vie spirituelle de la dynamique sportive, de ses exigences et de ses bienfaits. C'est l'entraînement

spirituel, la répétition sans cesse recommencée d'efforts sur soi, sur son intériorité, pour nous dépasser spirituellement, c'est-à-dire aller toujours au-delà de nos acquis spirituels. C'est travailler, cultiver notre âme comme les sportifs travaillent et cultivent leur corps. C'est muscler notre âme comme les sportifs musclent leur corps : avec la même somme d'efforts, le même élan, le même dynamisme, avec le même sérieux et la même décontraction, avec la même humilité face à nos limites, avec la même ouverture à la grâce, au don d'en-haut, seul capable de nous faire connaître « l'état de grâce » !

Pour muscler notre âme, il faut l'entraîner à vivre toutes les plus belles valeurs que le sport, les sciences de l'esprit, les philosophies, les sagesse, les spiritualités religieuses ou laïques et bien sûr l'Évangile et la tradition spirituelle chrétienne nous proposent pour nous élever spirituellement. Pour vivre cette élévation, il faut un entraînement permanent, sans cesse faire et recommencer des efforts de vie pour mettre les valeurs choisies dans nos actes, notre comportement, et toute notre vie quotidienne ! Le philosophe Frédéric Lenoir appelle à ce sport spirituel, à cette culture systéma-

tique et dynamique des plus belles valeurs : « Cultivez l'émerveillement... Cultivez l'effort... Cultivez la douceur... Cultivez la foi et la confiance... la générosité... le courage et la force... la bienveillance et la bonté... Cultivez l'esprit de vérité... la souplesse... la justice... Cultivez l'humilité... le contentement et la sobriété... la gratitude... Cultivez la prudence... la tempérance... la patience... Cultivez l'esprit de service... le pardon et la miséricorde... la tolérance². »

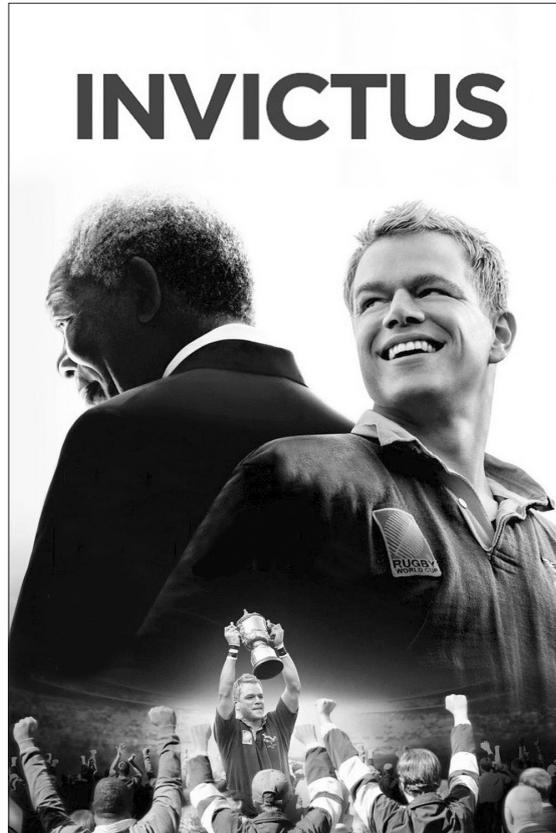
Plus on cultivera personnellement et collectivement ces valeurs, plus notre société vivra l'élévation spirituelle à laquelle beaucoup de nos contemporains aspirent dans un monde noyé dans le matérialisme et le nihilisme qui nous étouffent.

*

J'espère voir grandir cette société plus spirituelle. Il y a cinquante ans, on n'aurait jamais imaginé que le sport se développe autant et aussi vite partout dans le monde. Pourquoi le sport de l'âme ne se développerait-il pas de la même manière et partout ?

C'est en tout cas mon rêve et mon espoir !

2. Frédéric LENOIR, *L'âme du monde*, Paris, Nil éd., 2012.



INVICTUS,

FILM AMÉRICAIN RÉALISÉ PAR

CLINT EASTWOOD, SORTI EN 2009

Par Dominique Devisse

« Le temps est venu de guérir les blessures. Le moment est venu de jeter des ponts sur les abîmes qui nous séparent. Le temps de la construction est devant nous... Nous entrons dans une alliance, pour construire la société dans laquelle tous les Sud-Africains, noirs et blancs, pourront marcher la tête haute, sans appréhension dans le cœur, assurés de leur droit inaliénable à la dignité humaine : une nation arc-en-ciel en paix avec elle-même et avec le monde... » (Extraits du discours d'investiture à la présidence de la République, de Nelson Mandela, Pretoria le 10 mai 1994)

En 1994, l'élection de Nelson Mandela consacre, du moins en théorie, la fin de l'apartheid. Mais l'Afrique du Sud reste une nation profondément divisée au plan racial et économique. La situation économique difficile entraîne notamment une multiplication des grèves et une criminalité toujours très importante.

C'est dans ce contexte que l'Afrique du Sud accueille en 1995 la Coupe du monde de rugby. Le film *Invictus* raconte comment Nelson Mandela, sorti de prison depuis peu et fraîchement élu président, va fédérer et même d'une certaine façon, faire naître la nation sud-africaine autour de cet événement. Nelson Mandela va se servir de l'événement Coupe du monde de rugby pour commencer à « jeter des ponts sur les abîmes ».

Dès les premières images du film, on comprend que le défi va être difficile à relever à double titre :

- Les enfants noirs des townships jouent au football sur d'improbables terrains improvisés. Loin de cette réalité, le rugby est un sport de Blancs. Les Springboks vert et or, historiquement composés presque entièrement de Blancs, n'ont jamais été soutenus par les Noirs.

- L'équipe de rugby d'Afrique du Sud est loin de partir favorite. C'est une équipe au départ assez médiocre qui, au fur et à mesure de la compétition, va se transcender face à des enjeux qui la dépassent. Nelson Mandela a l'intuition géniale que cette Coupe du monde est une occasion unique pour réconcilier tous les Sud-Africains. Et pour cela, l'Afrique du Sud doit gagner cette compétition. Mais vu l'état de cette équipe, c'est à la fois naïf et fou de miser là-dessus.

Et quelque chose va se passer sous nos yeux : une alchimie se crée entre sport et politique, portée par deux hommes : Nelson Mandela (interprété par Morgan Freeman) et François Pinaar, le capitaine des Springboks (interprété par Matt Damon). Côté sport, chacun des joueurs de l'équipe nationale va aller chercher au fond de lui des ressources physiques et mentales insoupçonnées pour jouer et gagner, un à un, chacun des matchs de la compétition. En parallèle et dans le même temps, côté politique, Nelson Mandela livre le même combat avec sa garde rapprochée. Il refuse de congédier les gardes du corps blancs du président De Klerk et oblige ses plus proches collaborateurs à travailler avec eux. Il va demander à chacun de lâcher le

désir d'une vengeance qui enfin pourrait éclater, pour aller chercher, en lui, la force de pardonner. Et on voit dans le film à quel point c'est difficile et presque contre nature.

Clint Eastwood ne raconte pas seulement une histoire étonnante avec des personnes célèbres. Il donne à voir quelque chose d'universel : une réflexion pertinente sur l'inutilité de la vengeance ainsi qu'un plaidoyer sur la tolérance culturelle et le système des valeurs démocratiques. Il nous permet de mesurer le prix d'une réconciliation à l'échelle d'une nation et comment ce chemin passe par des prises de conscience personnelles, loin du populisme et de l'opportunisme de certains politiques adeptes de l'« identité nationale ».

Une équipe, une nation, un événement international fondateur : c'est le langage universel du sport qui s'exprime dans ce film. Le film s'intitule *Invictus* parce que le poème de William Ernest Henley qui porte le même titre a été en quelque sorte la devise de Nelson Mandela et lui a permis de tenir notamment pendant toutes ses années d'emprisonnement.

Invictus

Dans les ténèbres qui m'enserrent
Noires comme un puits où l'on se noie
Je rends grâce aux dieux, quels qu'ils soient
Pour mon âme invincible et fière.

Dans de cruelles circonstances
Je n'ai ni gémi ni pleuré
Meurtri par cette existence
Je suis debout, bien que blessé.

En ce lieu de colère et de pleurs
Se profile l'ombre de la Mort
Je ne sais ce que me réserve le sort
Mais je suis, et je resterai sans peur.

Aussi étroit soit le chemin
Nombreux, les châtiments infâmes
Je suis le maître de mon destin
Je suis le capitaine de mon âme.

William Ernest Henley (1843-1903)



Par Dominique Fontaine

***D**epuis les débuts de la Mission de France, ils sont nombreux ceux d'entre nous qui ont pratiqué le sport dans un but missionnaire, pour être proches de cette réalité forte dans la vie de beaucoup de gens, en particulier des jeunes. Ils avaient senti que le travail professionnel n'est pas le seul lieu de présence à cette société qui bouge et se transforme.*

Ils nous ont introduits à une profonde dimension spirituelle du sport, que je voudrais évoquer à travers trois prières.

Tout d'abord celle de Bruno Sautereau qui est insérée au sein de ce numéro.

Puis celle d'André Lacrampe, qui a été prélat de la Mission de France de 1988 à 1994. Adeptes du rugby, il suivait aussi chaque année le Tour de France cycliste et vibrait avec le sport. Voici une prière qu'il avait écrite en 2003 pour un pèlerinage des sportifs à Lourdes.

Dieu, Tu nous vois rassemblés à Lourdes, aux pieds de Marie.
Je te prie pour tous les sportifs de toutes les disciplines.
Donne à chacun d'être fidèle en amitié,
dans la vie comme sur tous les terrains de sport.
Donne-nous d'être courageux face aux épreuves, lorsque la blessure vient.
Donne-nous la force de ne pas désespérer devant les obstacles et les échecs.

Dieu, en ce lieu mondial de pèlerinage,
je te prie pour toutes les rencontres sportives,
rencontres qui suscitent clameurs et chants de victoires,
cris de déception et larmes dans les défaites.
Rencontres qui font sympathiser ensemble,
gens de toutes races, de toutes conditions, de toutes langues.
Rencontres qui sont autant d'occasions
de fraternité, de communication et d'épanouissement pour tous.

Dieu, en ce lieu béni de Lourdes,
je te rends grâce pour ce peuple de toutes les nations ici réuni.
Messagères de l'Évangile de la vie et de la paix,
Marie et Bernadette nous accueillent,
Marcheurs de l'espérance, acteurs de fraternité,
nous sommes au rendez-vous de la foi,
au rendez-vous de l'Église vivante, large comme le monde,
pour une prière de louange, d'action de grâce et de demande.

Dieu, en ce temps de pèlerinage,
je te rends grâce pour le même élan sportif de foi qui nous rassemble
en ta parole de vie et d'espérance.
Nourris de l'amour que Tu portes à chacun de nous,
donne-nous la force d'aller dans la confiance,
toujours plus vite, toujours plus haut, toujours plus fort
appelés toujours à former le peuple de la rencontre et du partage.

Je vous propose enfin une prière de Michel Quoist, prêtre du Havre, qui a écrit beaucoup de livres et de prières pour les jeunes et qui a été en lien avec les équipes de la Mission au Havre.

Ce soir au stade, la nuit remuait, peuplée de dix mille ombres,
Et quand les projecteurs eurent peint en vert le velours de l'immense pelouse,
La nuit entonna un choral, nourri de dix mille voix.
Car le maître de cérémonie avait fait signe de commencer l'office.
L'imposante liturgie se déroulait sans heurt.
Le ballon blanc volait d'officiant en officiant comme si tout avait été minutieusement préparé d'avance.
Il passait de l'un à l'autre, courait à ras de terre ou s'envolait au-dessus des têtes.
Chacun était à sa place, le recevant à son tour, d'un coup de pied mesuré, il le passait à l'autre, et l'autre était là pour l'accueillir et le transmettre.
Et parce que chacun faisait son travail, à l'endroit qu'il fallait,
Parce qu'il fournissait l'effort demandé,
Parce qu'il savait qu'il avait besoin de tous les autres,
Lentement mais sûrement le ballon avançait,
Et quand il eut recueilli le labeur de chacun,
Quand il eut réuni le cœur des onze joueurs,
L'équipe souffla dessus et marqua le but vainqueur.

Lorsque péniblement, à la sortie, coulait l'immense foule, dans les rues trop étroites,
Je pensais, Seigneur, que l'histoire humaine, pour nous une longue partie, était pour Toi cette grande Liturgie,

Prodigieuse cérémonie commencée à l'aurore des temps
et qui ne se terminerait que lorsque le dernier officiant aurait accompli son
dernier geste.

En ce monde, Seigneur, nous avons chacun notre place ;
Entraîneur prévoyant, depuis toujours tu nous la destinais.

Tu as besoin de nous ici, nos frères ont besoin de nous et nous avons
besoin de tous.

Ce n'est pas le poste que j'occupe, Seigneur, qui est important,
mais la perfection et l'intensité de ma présence.

Qu'importe que je sois avant ou arrière, si je suis au maximum ce que je
dois être.

Voici, Seigneur, ma journée devant moi

Ne me suis-je pas réfugié sur la touche, critiquant les efforts des autres, les
deux mains dans les poches ?

Ai-je bien tenu ma place, et quand Tu regardais notre terrain, m'y as-Tu
rencontré ?

Ai-je bien reçu la passe de mon voisin et celle de l'autre tout au bout de la
pelouse ?

Ai-je bien "servi" mes équipiers sans jouer trop personnel pour me mettre
en valeur ?

Ai-je "construit" le jeu pour que la victoire soit obtenue et que tous y
contribuent ?

Ai-je lutté jusqu'au bout malgré les échecs, les coups et les blessures ?
N'ai-je pas été troublé par les manifestations des équipiers et des spectateurs, découragé par leur incompréhension et leurs reproches, enorgueilli par leurs applaudissements ?
Ai-je pensé à prier ma partie, n'oubliant pas qu'aux yeux de Dieu ce jeu des hommes est le plus religieux des offices ?
Je rentre maintenant me reposer au vestiaire, Seigneur,
demain, si Tu donnes le coup d'envoi,
je jouerai une nouvelle mi-temps, et ainsi chaque jour...
Fais que cette partie célébrée avec tous mes frères
soit l'imposante liturgie que Tu attends de nous,
Afin que Ton dernier coup de sifflet interrompant nos vies,
nous soyons sélectionnés pour la coupe du ciel.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire 37 €

de soutien 40 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €